Ce qui est important 56

Extraits du catalogue de l’exposition “Vasarely, le partage des formes”, Centre Pompidou, Paris, 06/02/2019-06/05/2019

GÉOMÉTRIES DU RÉEL

Au lendemain de la Guerre, Vasarely se consacre Ípleinemi il invente une abstraction singulière, procédant jor I de l’observation du réel. En 1947, un séjour à Belle-île-en-Mer (Bretagne) est à l’origine de toiles nt les galets roulés par les flots et un sentiment océanique d’unité entre les rythmes vivants. L’année suivante, à Gordes, sous le soleil provençal, l’artiste est fasciné par la déstabilisation de la vision que provoquent la géométrie angulaire si du site et les puissants contrastes d’ombre et de lumière. [...]

ÉNERGIES ABSTRAITES

Au début des années 1950. Vasarely réduit son langage au noir et blanc. Insatisfait par l’inertie des formes abstraites, il cherche à les mettre en mouvement. À cette fin, il élabore un vocabulaire susceptible d’emporter le r regard dans le monde énergétique des ondes et des particules, il est en train d’inventer ce que, dans la décennie suivante. On appellera l’op art. Réversibilité du positif et du négatif, déploiement d’ondes à la surface du tableau. battements particulaires, voilà les principaux moyens formels grâce auxquels Vasarely, vite reconnu comme le chef de file de la mouvance, remet en cause les canons de l’abstraction moderniste : la forme sitôt saisie par l’œil se mue e en une autre forme et ne se stabilise jamais. L’art optico-cinétique constitue le bouleversement le plus significatif connu par l’abstraction géométrique depuis son apparition.

POP ABSTRACTION

Poursuivant l’idéal moderniste d’une socialisation de l’art, Vasarely s’engage dans la diffusion à grande échelle de ses formes. Ayant, avec l’« unité plastique», défini un vocabulaire ouvert à des actualisations et d’innombrables déclinaisons, il a notamment recours à la forme du multiple (sérigraphies, petites sculptures ou encore affiches) pour assurer la présence de ses formes au-delà du milieu institutionnel de l’art. L’artiste cherche également du côté des arts appliqués d’autres voies de diffusion. Durant la seconde moitié des années 1960 et lors de la décennie suivante, son art s’affiche dans les journaux de mode, sur les couvertures de livres et de magazines, les pochettes de disques et sur les plateaux de télévision ou de cinéma. La culture populaire visuelle de l’époque s’est pleinement appropriée ses images.

RÊVERIES COSMIQUES

Entre science et fiction, le cosmos et la quatrième dimension offrent le cadre des effervescences formelles du dernier Vasarely. Les grandes séries i voient le jour dans les années 1960 et 1970, «Vega», «Vonal». «Tridim» ou «CTA» partagent l’imaginaire cosmique de la science-fiction. C’est un cosmos irradiant, multidimensionnel ou respirant qui les inspire, Vasarely, le moderniste qui a foi dans la science et le peintre des énergies particulaires qui troublent l’œil trouve dans le cosmos le cadre où tout à la fois s’exaltent les progrès de la technique et les étrangetés géométriques les plus extrêmes.

Extraits du catalogue de l’exposition “Theaster Gates, Amalgam”, Palais de Tokyo, Paris, 20/02/2019-12/05/2019

« L’amalgame en tant que forme sculpturale est pour moi une invitation au mélange. »

Sculpture, peinture, céramique, vidéo, performance E et musique : les pratiques artistiques diverses de Theaster Gates dérivent d’ambitieux projets de rénovation urbaine. En une décennie, il a fait éclore de nouveaux modèles de création et repensé la manière même de faire de l’art : en œuvrant pour la construction d’un héritage et la transformation sociale d’un territoire.

Pour sa première exposition personnelle en France, Theaster Gates initie un nouveau projet explorant les histoires sociales de la migration et des relations interraciales. Partant d’un épisode spécifique de l’histoire américaine, il aborde les questions de la soumission noire, de la domination sexuelle impériale et du mélange racial qui en résulte.

Le point de départ de l’exposition, intitulée Amalgam, est l’histoire de l’île de Malaga dans l’Etat du Maine aux Etats-Unis. En 1912, le gouverneur expulse les habitants de IHe, une communauté pauvre et métissée d’environ 45 personnes considérée comme « indolente » par de nombreux habitants blancs de la région. Ces malheureux sont alors contraints à la dispersion, voire à l’internement psychiatrique.

Longtemps utilisé pour motif racial, ethnique et religieux, le terme technique « amalgam » devient pour Theaster Gates un « sentiment chargé », poussant sa pratique vers de nouvelles explorations formelles et conceptuelles I autour de l’histoire de la propriété foncière et des relations raciales dans le nord-est des États-Unis.

Theaster Gates est né en 1973 à Chicago, où il vit et travaille.

Extraits du catalogue de l’exposition “Angelica Mesiti, Quand faire c’est dire”, Palais de Tokyo, Paris, 20/02/2019-12/05/2019

« Je m’intéresse au rôle social de la performance et de la musique, à la manière dont elles peuvent créer du lien dans des structures collectives. Les performances que je documente ne sont pas des actions ouvertement politiques, mais elles peuvent être des outils puissants pour conserver ou traduire eu des connexions culturelles. »

Quand faire c’est dire est une exploration des potentialités du langage, en dehors de la parole ou de l’écriture. Pour sa première exposition personnelle dans une institution française, Angelica Mesiti présente une série d’installations vidéo qui ont pour point commun d’interroger les formes possibles de communication non-verbale, en plaçant le corps ou la musique au cœur des échanges.

Une chorale en langue des signes, un ballet classique dansé assis, un message codé en Morse traduit en musique, chorégraphie et sculpture. ou encore des chants et performances musicales Interprétés loin de leurs contextes d’origine : Angelica Mesiti s’intéresse à la transformation ou au déracinement des moyens d’expression et à ce qu’ils nous révèlent des identités personnelles prises dans le tissu social.

La succession des installations dans l’espace crée une expérience physique. Angelica Mesiti orchestre le parcours en incorporant notre corps à la chorégraphie des gestes qui nous font face. créant une forme de dialogue entre les visiteurs et les performeurs de ses vidéos. Ils nous disent par de nouveaux langages leur manière d’être présents au monde.

Angelica Mesiti est née en 1976 à Sydney (Australie). Elle vit entre Paris et Sydney.

Extraits du catalogue de l’exposition “Julius Von Bismarck, Die Mimik der Tethys”, Palais de Tokyo, Paris, 20/02/2019-12/05/2019

Inspiré par Téthys, déesse marine de la mythologie grecque, Julius von Bismarck suspend une balise maritime au-dessus du Palier d’honneur du Palais de Tokyo. Tel un baromètre des humeurs de la nature, elle reproduit à l’identique les mouvements de son emplacement d’origine au large de l’Atlantique. Nous voici donc nous aussi comme sous l’océan. ressentant en temps réel le ressac de ses vagues.

Julius von Bismarck est né en 1983 à Vieux-Brisach (Allemagne). II vit à Berlin (Allemagne).

Hildebrando de Castro, Extratos do catálogo da exposição Ilusões do real, curada por Denise Mattar

Hildebrando desvenda uma ordem monstruosa presente no nosso mundo, assediando-nos desde a idade mais tenra. O recurso à representação hiper-real vale como estratégia de revelação de outra realidade, a de que - em que pese a promessa de pacificação do mundo, doméstico e animal, por via de bonecos e bichos de pelúcia - esses seres, que, afinal, somos nós mesmos e os animais - que, nostalgicamente. por sabê-los sob o risco de extermínio como nos advertem os documentários televisivos -, entredevoram-se no paço calmo do quarto das crianças enquanto elas dormem ou estão na escola. [...]

A representação da fúria dos elementos converter-se em ponto central da agenda poética de Hildebrando, posto que dela não escapa as coisas naturais e as coisas fabricadas pelo homem, algumas delas projetadas para parecerem naturais. De fato, nada escapa da fúria incontida da vida, a pulsão erótica presente em todas as situações. lisas e pessoas. O artista parece fazer eco aos versos de sophia de Mello Breyner Andresen, em Fundo do mar:

“Mas por mais bela que seja cada coisa

Tem um monstro em si suspenso”

Sénèque, *Savoir donner*

LIVRE I

LES BIENFAITS

Préambule [...]

Mais bien que soient foncièrement coupables les obligés qui ne manifestent, fût-ce par un simple aveu, aucune reconnaissance, nous le sommes aussi. Souvent victimes, plus souvent, nous sommes responsables de l’ingratitude, parce que tantôt accablants à force de reproches et de réclamations, tantôt inconstants et prompts à regretter notre présent, tantôt récriminants et chicaniers pour des riens.

Nous gâtons toute reconnaissance, non seulement après le don, mais au moment du don. Qui de nous s’est contenté d’être sollicité légèrement ou une seule fois ? Qui n’a, au soupçon qu’on lui demandait quelque chose, plissé le front, détourné le visage, feint d’être accaparé, ne s’est lancé dans une longue conversation, à dessein privée d’issue, pour retirer au solliciteur l’occasion de présenter sa demande, et ne s’est, par des faux-fuyants variés, dérobé devant l’urgence d’une détresse, ou encore, acculé, n’a ou bien différé, autrement dit procédé à un refus qui n’osait pas s’avouer, ou bien promis, mais avec difficulté, mais en fronçant les sourcils, mais avec des mots méchants et qui avaient peine à sortir ? Or personne n’est de bon gré débiteur de ce qu’il n’a point reçu mais extorqué. Comment être reconnaissant d’un bienfait envers qui vous l’a jeté avec morgue, asséné avec colère, ou donné de guerre lasse pour avoir la paix ? C’est une erreur d’espérer être payé de retour par celui qu’on a épuisé en atermoiements, torturé par l’attente.

Les sentiments du débiteur reflètent ceux du bienfaiteur. Voilà pourquoi il ne faut pas donner sans penser à ce qu’on fait : nul ne doit en effet qu’à lui-même le cadeau d’un inconscient. Il ne faut pas non plus donner en se faisant tirer l’oreille : en tout service, on attache toujours grand prix au vouloir de celui qui rend service ; or qui s’est fait tirer l’oreille a longtemps voulu ne pas donner. Il faut en tout cas donner sans humilier : la nature a fait en sorte que les injures descendent plus profondément en nous que les bontés, et que les secondes s’évanouissent rapidement, tandis que la mémoire conserve obstinément la trace des premières ; que peut donc attendre qui blesse en obligeant ? C’est lui être assez reconnaissant que de lui pardonner son bienfait.

Une action désintéressée est-elle possible ?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

La bienfaisance devant l’ingratitude [...]

Mérite mécompte qui pense recouvrement au moment du don.

L’affaire a mal tourné ? Il arrive bien que des enfants, que des épouses trompent l’espérance ; pourtant nous éduquons, nous épousons, et notre entêtement résiste si bien à l’experience que nous retournons à la guerre après une défaite, à la mer après un naufrage. Combien convient-il mieux encore de persévérer dans la bienfaisance ! Quiconque suspend ses dons faute d’en avoir obtenu restitution les a faits pour l’obtenir, et donne raison aux ingrats : s’il est honteux de leur part de ne pas rendre, ils en ont le droit. [...]

celui qui ne donne pas précède l’ingrat dans la faute. Je vais dire mon sentiment : qui ne rend pas un bienfait pèche plus gravement, qui ne l’accorde pas plus rapidement. [...]

II est faux, en effet, qu’il « faille essuyer bien des pertes ». Il n’y a en l’affaire aucune perte, parce que perte suppose calcul prévisionnel. La comptabilité des bienfaits est simple : elle ne comporte que des dépenses ; si l’obligé rend quelque chose, c’est du boni ; dans le cas contraire, aucun préjudice. Si j’ai donné cela, c’était pour le donner. Personne n’inscrit ses bienfaits dans son agenda et n’exige cupidement son dû par une sommation à l’heure et au jour. Jamais homme de bien ne pense à ses bienfaits passés, si ne les lui rappelle celui qui les lui restitue. Autrement, il y a transformation du bienfait en créance. C’est usure honteuse de porter un bienfait en avance. [...]

Perd ses bienfaits qui croit prématurément les avoir perdus. Au contraire, celui qui insiste, les accumulant les uns sur les autres sans se lasser, arrache de la reconnaissance même au cœur dur et oublieux. Il n’osera plus, face à tant de bontés, lever les yeux ; où qu’il se tourne, fuyant sa mémoire, qu’il te voie : enferme-le dans tes bienfaits !

Allégorie des Grâces [...]

II faut enseigner aux hommes à donner volontiers, à recevoir volontiers, à rendre volontiers, et à se prescrire spontanément comme un grand devoir d’émulation non seulement d’égaler mais de surpasser, en acte et en intention, ceux dont ils sont les obligés : car celui qui doit s’acquitter ne rattrape que s’il dépasse. Aux uns, il faut apprendre à ne rien imputer à dette, aux autres, à majorer leur dette. Pour nous inciter à cette rivalité entre toutes honorable qui consiste à vaincre la bienfaisance par la bienfaisance [...]

Une action désintéressée est-elle possible ?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

Définition du bienfait [...]

Or ce sont là les symboles des services rendus, non ces services eux-mêmes. Un bienfait ne peut se toucher du doigt c’est dans l’âme que les choses se passent. Il y a bien de la différence entre la matière d’un bienfait et le bienfait ; c’est pourquoi ni l’or, ni l’argent, ni rien de ce que l’on reçoit comme faisant partie des plus grands biens n’est bienfait, mais le seul vouloir du donateur. Or les néophytes ne remarquent que ce qui tombe sous les yeux, ce qui se transmet et se possède, alors qu’au contraire, c’est ce vouloir qui, dans l’objet donné, a valeur et prix. Ces biens que nous détenons, sur lesquels nous levons les yeux, auxquels est suspendue notre convoitise, ils sont précaires ; la fortune ou une offense peuvent nous les arracher ; le bienfait, lui, survit même à la perte de l’objet au moyen duquel il a été octroyé. C’est en effet une action droite, qu’aucune force ne saurait annuler. [...]

Comment définir le bien ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

LIVRE II

FAÇON DE DONNER

FAÇON DE RECEVOIR

[...] Savoir refuser à un solliciteur [...]

Je vais emprunter à notre Chrysippe sa comparaison tirée du jeu de balle. Si la balle tombe, il est hors de doute que c’est par la faute de celui qui la lance ou de celui qui la reçoit ; elle se maintient en l’air si elle se trouve lancée et rattrapée de main en main par les deux joueurs à point nommé. Or il est nécessaire qu’un bon joueur l’envoie autrement à son partenaire selon que ce dernier est long ou court sur pattes. La même règle s’applique au bienfait : s’il ne s’adapte pas à la fois au donateur et au donataire, il ne quittera pas le premier, il ne parviendra pas au second comme il convient. Si nous avons affaire à un partenaire entraîné et compétent, nous enverrons la balle avec plus d’audace ; de quelque façon qu’elle lui arrive, c’est d’une main déliée et preste qu’il la relancera ; si nous avons affaire à un novice incompétent, nous répliquerons avec moins de raideur et de nervosité, plus mollement, et en dirigeant doucement la balle jusque dans sa main. II faut en faire autant en matière de bienfaisance. Éduquons certains et estimons-nous satisfaits s’ils font des efforts, s’ils osent, s’ils veulent.

Or nous sommes bien souvent à l’origine de l’ingratitude. Nous la favorisons comme si nos bienfaits avaient de la grandeur à la seule et unique condition de n’avoir pu être payés de retour. Ainsi des joueurs malintentionnés se donnent-ils à tâche de ridiculiser le partenaire, au détriment bien entendu de la partie elle-même, qui ne peut se prolonger sans complicité. Beaucoup ont une telle perversité qu’ils préfèrent perdre ce qu’ils ont fourni que d’être vus l’avoir récupéré. Quel orgueil et quel bluff ! Qu’il vaudrait mieux, qu’il serait plus humain d’agir en sorte que les obligés, eux aussi, jouent leur rôle, de les aider à s’acquitter, de tout interpréter d’eux avec bienveillance, d’écouter celui qui remercie en paroles comme s’il le faisait en acte, de se prêter complaisamment, après qu’on a lié quelqu’un, à le délier !

Un prêteur a généralement mauvaise réputation s’il exige âprement son bien, mais également si, au moment de la restitution, hésitant et contrariant, il cherche à faire traîner les choses. C’est un devoir d’accepter la restitution d’un bienfait autant que de ne pas l’exiger. La perfection consiste à donner facilement, à n’exiger jamais son dû, à se réjouir d’être payé de retour en ayant sincèrement oublié ce qu’on avait donné, à recouvrer en ayant l’impression de recevoir.

Une action désintéressée est-elle possible ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

La façon de recevoir [...]

Or la première loi de la raison sera qu’on ne doit pas recevoir de tout le monde.

Savoir refuser

De qui donc recevrons-nous ? Pour te répondre en deux mots : de ceux à qui nous aurions donné. Voyons s’il ne faudrait pas même chercher l’homme dont nous puissions être l’obligé avec plus de discernement que celui dont nous puissions être le bienfaiteur. Car, à supposer que la situation d’obligé n’entraîne pas d’autres inconvénients (elle en entraîne, en fait, un très grand nombre), c’est du moins un pesant tourment que de devoir à celui à qui l’on ne voudrait pas devoir. Au contraire, il est très agréable de recevoir du bien de quelqu’un qu’on pourrait aimer même après en avoir reçu du mal, quand on a motif à une amitié agréable autant que légitime. Mais un homme délicat et honnête est bien malheureux s’il lui faut aimer contre son gré. [...]

Aussi me faut-il choisir celui de qui je puisse accepter le bienfait. En vérité il me faut chercher plus soigneusement encore mon « créancier » pour un bienfait que pour de l’argent. Au second, en effet, je ne dois rendre que ce que j’ai reçu, et, quand j’ai rendu, je suis quitte et libre ; mais envers Ie premier, je dois m’acquitter d’un surplus, et, même quand ma reconnaissance l’a payé de retour, nous restons liés ; je dois en effet, après avoir rendu, repartir avec lui à zéro, et l’amitié subsiste. Je ne recevrais pas [lacune] un homme qui en serait indigne, je ne peux pas non plus le recevoir sous la juridiction, sacrée entre toutes, qui régit les bienfaits, et est elle-même source d’amitié. [...]

Une action désintéressée est-elle possible ?

LIVRE III

INGRATITUDE

BIENFAISANCE DES HUMBLES

[...] Ensuite, comme nul ne connaît que précisément l’instant, bien rares sont ceux qui se retournent sur les instants passés ; ainsi arrive-t-il que sombrent dans l’oubli nos maîtres et avec eux ce que nous leur devons, parce que notre enfance est toute derrière nous ; ainsi arrive-t-il que périssent les biens assemblés sur notre jeunesse, parce qu’elle non plus ne ressuscite jamais. Personne ne range ce qui fut au registre du passé, mais à celui des pertes. D’où la caduque mémoire d’êtres suspendus à ce qui sera. [...]

Comment définir le bien ?

Ne peut-on être heureux qu'au passé ?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

Le futur n'existe-t-il que dans notre pensée ?

Le temps détruit tout ?

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Que sait-on du réel ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

L’esclave bienfaiteur de son maître [...]

C’est erreur de croire que la condition servile s’empare totalement d’un homme. La meilleure part de lui reste indemne : le corps est assujetti et assigné au maître, l’esprit autonome, libre et mobile à ce point que, même de cette prison qui l’enferme, on ne peut le retenir de suivre son élan, de brasser des mondes, de s’élancer dans l’infini en compagnie des corps célestes. Aussi la fortune n’a-t-elle livré au maître que la carcasse, et c’est la carcasse qu’il achète et la carcasse qu’il vend : ce qui est à l’intérieur ne peut être aliéné. Tout ce qui en émane est libre : nous ne pouvons pas tout ordonner, nos esclaves ne sont pas obligés de nous obéir en tout et pour tout : ils n’exécuteront pas des ordres contraires à l’intérêt public, ils ne prêteront jamais la main au crime. [...]

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?  
Avons nous le choix d'être libre ?

Existe t-il une Nature Humaine ?

Vanité des prétentions héréditaires [...]

Le père unique de tous est l’univers ; à lui, par des degrés tantôt splendides tantôt sordides, remonte l’origine première de chacun de nous. Tu n’as pas à te laisser abuser par ces gens qui, lorsqu’ils recensent leurs ancêtres, insèrent une divinité chaque fois qu’elle a rendu leur nom illustre. Ne méprise aucun homme, même s’il n’y a à l’entour de lui que des noms tombés dans l’oubli et qu’ait servis une fortune trop peu complaisante. Que l’on compte dans votre ascendance des affranchis, des esclaves, des étrangers, haut les cœurs ! De l’audace ! Franchissez à pieds joints toute l’abjection intermédiaire. Une grande noblesse vous attend au sommet ! Pourquoi être à ce point enflés par notre orgueil, à ce point vaniteux, que nous jugions indigne de recevoir des bienfaits des esclaves, et regardions leur sort en oubliant leurs mérites ? C’est toi qui traites quelqu’un d’esclave, toi, l’esclave de tes sens, de ta gueule, de ta maîtresse, que dis-je ? la propriété commune de tes maîtresses ? C’est toi qui traites quelqu’un d’esclave ? Vers où t’entraînent ces porteurs baladant en vadrouille cette couche où tu gis ? Et ces individus encapuchonnés, équipés d’un accoutrement militaire en vérité peu banal, où, dis-je, t’emmènent-ils ? A la porte de quelque portier, aux jardins de quelque aide-jardinier qui n’est même pas titulaire de sa charge ! Et après cela tu nies qu’un de tes esclaves puisse t’accorder un bienfait, toi qui mets ton bien dans le baiser de l’esclave d’autrui ! Que signifie cette contradiction intime ? Dans le même temps, tu dédaignes et tu cultives la condition servile, impérieux et importé dès ta porte fermée, au dehors humble et méprisé autant que tu sais mépriser ; en effet, nul ne s’abaisse plus que ceux qui s’élèvent indûment, nul n’est plus disposé à piétiner autrui que ceux qui ont appris à pratiquer l’affront en le recevant. [...]

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Comment définir le bien ?

Ressentir l'injustice m'apprend-il ce qui est juste ?

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

LIVRE IV

LE DÉSINTÉRESSEMENT

[...] Désintéressement de l’obligé [...]

Aucune loi n’ordonne d’aimer ses parents, d’être indulgent à ses enfants (il est superflu de nous pousser là où nous allons) ; nul n’a besoin qu’on l’exhorte à l’amour de soi, que nous traînons après nous dès la naissance. De la même façon, nul n’a besoin d’être exhorté à rechercher l’honnête en soi. Il plaît par sa nature propre, et la vertu a un tel crédit que même les méchants ont la réaction innée d’approuver le meilleur. Qui n’aurait envie de paraître bienfaisant ? Qui, au sein du crime et de l’iniquité, n’ambitionnerait la réputation d’homme de bien, ne chercherait à revêtir ses actes, mêmes les plus débridés, de quelque apparence de droiture, et ne desirerait paraître le bienfaiteur de ceux mêmes qu’il a lésés ? C’est pourquoi de telles gens se laissent remercier par ceux qu’ils ont abattus, et feignent la bonté et la libéralité faute de pouvoir en faire preuve ; ils n’agiraient pas ainsi si l’amour de l’honnête et de ce qui est désirable en soi ne les forçait à rechercher une réputation contraire à leurs mœurs, et à dissimuler une scélératesse dont ils convoitent les fruits, alors qu’elle ne leur inspire que haine et honte ; personne ne s’est écarté de la loi naturelle et dépouillé de l’humanité au point d’être méchant par plaisir. Demande à l’un quelconque de ces individus qui vivent de rapine s’il ne préfèrerait pas obtenir par des moyens honnêtes les biens qu’il se procure par brigandages et vols : cet homme dont le gagnepain consiste à rôder et à agresser les passants souhaitera trouver ces biens plutôt que de les arracher. Tu ne découvriras personne qui ne préférerait jouir sans scélératesse des récompenses de la scélératesse. La nature nous a rendu un très grand service : la vertu répand sa lumière dans toutes les âmes ; même ceux qui ne la suivront pas la voient. [...]

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Se montrer bienfaisant envers les ingrats ? [...]

Tous les vices sont en tous les hommes, mais sans être tous saillants en chacun : tel est naturellement porté à l’avarice, un autre sur le vin, un autre sur le sexe, ou, si ce n’est pas encore le cas, ainsi constitué que son tempérament le porte à le devenir. C’est pourquoi, pour revenir à mon propos, il n’est aucun méchant qui ne soit ingrat : cet homme possède en effet toutes les semences de la scélératesse. Cependant, celui qui est appelé ingrat à proprement parler, c’est celui qui incline à ce vice : c’est à cet homme donc que je n’accorderai pas de bienfait. Il veille mal sur sa fille, celui qui la marie à un butor plusieurs fois divorcé ; il passe pour un piètre chef de famille, celui qui confie son patrimoine à un homme condamné pour malversations ; c’est un testateur dément, celui qui laisse pour tuteur à son fils un spoliateur de pupilles. De la même façon on traitera de bienfaiteur détestable quiconque choisit des ingrats pour leur attribuer des présents qu’il voue ainsi à perdition. [...]

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Il y a grande différence entre ne pas exclure et choisir. Justice est rendue même au voleur. Les homicides eux-mêmes jouissent de la paix, et ceux qui volent le bien d’autrui revendiquent quand même le leur. Les assassins et ceux qui jouent du couteau en temps de paix sont défendus contre l’ennemi par une muraille ; le rempart des lois protège ceux qui pèchent le plus contre elles. Il est des biens qui n’auraient pu atteindre les autres si on ne les accordait à l’ensemble. C’est pourquoi il n’y a pas motif de remettre en question ces avantages auxquels nous avons été conviés à titre public. C’est le présent par choix délibéré que je refuse à celui que je sais un ingrat.

« Ainsi, dit-on, tu ne donneras pas de conseil à un ingrat dans la perplexité, tu ne le laisseras pas puiser de l’eau à ton puits, tu ne lui indiqueras pas son chemin s’il s’égare? Ou bien lui accorderas-tu ces services, mais sans lui faire aucun cadeau ? » Je vais distinguer les cas, ou du moins essayer de le faire. Un bienfait est œuvre utile, mais toute œuvre utile n’est pas un bienfait. Certains actes sont en effet trop modiques pour recouvrir le nom de bienfait. Deux conditions doivent être réunies pour qu’il y ait bienfait. D’abord l’importance du service rendu : certains sont trop ténus pour mériter le nom de bienfait. Qui a jamais appelé bienfait un quignon de pain, une piécette de cuivre vil, l’autorisation d’allumer du feu ? Parfois, pourtant, de tels gestes sont plus utiles que de très grands services ; toutefois, leur peu de valeur, même quand la nécessité du moment les rend indispensables, leur enlève du prix. Ensuite et surtout, il faut que j’agisse dans l’intérêt de celui à qui je voudrai faire parvenir mon bienfait, que je l’en juge digne, que je le lui attribue de bon cœur, et en trouvant de la joie à lui faire mon présent ; il n’y a rien de tout cela dans les menus services que j’évoquais ; nous ne les attribuons pas en effet au mérite comme tel, mais sans y penser, comme des riens, et notre don ne s’adresse pas à un homme mais à la condition humaine. [...]

Le droit n'est-il qu'une justice par défaut ?

Comment définir le bien ?

Existe t-il une Nature Humaine ?

On peut changer d’avis

J’ai promis un bienfait à moins qu’un imprévu m’apporte l’obligation morale d’y renoncer. Qu’arrivera-t-il, en effet, si, ce que j’ai promis à cet homme, la patrie m’ordonne de le lui donner ? Si une loi a été votée qui interdise ce que j’avais promis à un ami de faire pour lui ? Je vous ai promis ma fille en mariage ; par la suite, vous vous êtes révélé n’être pas d’ici. A mes yeux, on ne peut pas se marier avec un étranger ; mon excuse est dans mon tabou. Je ne tromperai ma foi, je ne m’entendrai accuser d’inconstance, que si je ne tiens pas ma promesse alors que tout est resté dans l’état où je l’ai faite. Autrement, tout changement me donne la liberté de repartir à zéro dans ma délibération, en me libérant de ma parole. J’ai promis une aide judiciaire ; il est apparu par la suite que, par le procès en question, on cherchait préjudice à mon père. J’ai promis d’aller en voyage ; mais on annonce que la route est infestée de brigands. J’avais pris un rendez-vous, mais je suis retenu par la maladie de mon fils ou l’accouchement de ma femme. Tout doit rester tel qu’au moment de ma promesse pour que ma promesse reste valable. Or quel plus grande source de changement peut-il se produire que la découverte que vous êtes un méchant et un ingrat ? Ce que je croyais donner à votre mérite, je le refuserai à votre démérite, et, en plus, j’aurai un motif de colère pour avoir été berné.

J’examinerai toutefois aussi l’importance de ce dont il s’agit. Je me déciderai d’après la valeur de l’objet promis ; si elle est insignifiante, je le donnerai, non que vous en soyez digne, mais parce que j’ai promis ; et je ne le donnerai pas à titre de présent, ce sera ma façon d’expier mon engagement en me sonnant les cloches. Le préjudice subi sera la punition de ma promesse téméraire : « Voilà pour t’apprendre ! pour qu’à l’avenir tu parles avec plus de réflexion ! » Selon l’expression, je paierai une amende « de langue ». Si l’objet promis est plus important, je ne m’exposerai pas à supporter, selon le mot de Mécène, une remontrance qui me coûte dix millions de sesterces. Je comparerai entre elles les deux éventualités : c’est quelque chose de persévérer dans une promesse ; mais il est également important de ne pas donner un bienfait de façon indigne. Tout de même, le présent se monte à combien ? Si c’est peu de chose, fermons les yeux, mais si ce cadeau doit être pour moi un motif grave de préjudice ou de honte, j’aime mieux avoir à l’excuser une fois de mon refus que toute la vie de mon don ! La clé de l’affaire, répétons-le, tient en ceci : quelle est la valeur marchande de mon engagement ? Non seulement je garderai ce que j’ai promis à la légère, mais je redemanderai ce que j’ai donné à tort ; fou qui garde fidélité à une erreur !

Le naufragé [...]

il faut avoir la franchise d’avouer : « Je me figurais autre chose, je me suis trompé ! » Voici qui est au contraire s’entêter dans une orgueilleuse sottise : « Ce que j’ai dit une fois vaut ce que cela vaut, mais c’est définitif et sans appel ! » Il y a pas de honte à ce que la résolution change avec la situation. [...]

A un dîner, parce que j’ai promis, j’irai, même s’il fait froid ; non pourtant si la neige tombe. Je quitterai le lit pour aller à des fiançailles, parce que j’ai promis, quoique j’aie mal digéré ; mais pas si j’ai de la fièvre. Je descendrai au forum pour servir de caution, parce que j’ai promis, mais pas si tu m’enjoins d’être caution dans le doute, ou si tu m’engages à l’égard du fisc. Je sous-entends, dis-je, une réserve tacite : si je peux, si je dois, si les choses restent telles quelles. Quand tu exiges satisfaction, fais que la situation reste identique à ce qu’elle était au moment de ma promesse ; me désister sera inconstance. Mais s’il survient du nouveau, pourquoi t’étonnes-tu que, la situation de celui qui promettait ayant changé, il ait aussi changé d’avis ? Fournis-moi tout en l’état : moi aussi, je reste en l’état. Nous nous engageons à comparaître ; pourtant, le défaut de comparution ne donne pas toujours lieu à poursuite : le cas de force majeure constitue une excuse au défaut de comparution.

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

N'avons nous de devoirs qu'envers autrui ?

Limites au devoir de reconnaissance

Considère que je donne la même réponse à cette autre question : faut-il de toute façon s’acquitter, et un bienfait doit-il dans tous les cas être rendu ? Je dois montrer de la reconnaissance, mais je peux être empêché de m’acquitter, soit du fait de la malchance, soit du fait de la chance de celui à qui je dois. Que rendrai-je à un roi, que rendrai-je - entend-on -, moi, pauvre, à un riche, cela d’autant que certains bienfaiteurs jugent injurieux de récupérer un bienfait et vous assènent coup sur coup bienfait sur bienfait ? Devant ce type de personnalité, que puis-je faire de plus qu’avoir le désir de rendre ? Et je ne dois pas rejeter un nouveau bienfait sous prétexte que je n’ai pas encore rendu le précédent. Je l’accepterai d’aussi bon cœur qu’on me le donnera, et fournirai à mon ami ample matière à exercer sa bonté ; ne pas vouloir de nouveaux bienfaits, c’est s’avouer blessé des bienfaits reçus. Je ne m’acquitte pas ; et puis après ? Le retard n’est pas mon fait si ce sont ou l’occasion ou les moyens qui me manquent. Si cet homme m’a témoigné sa bienveillance, c’est à coup sûr qu’il en avait l’occasion, qu’il en avait les moyens. Est-il bon ou méchant ? S’il est bon, ma cause auprès de lui est gagnée ; s’il est méchant, je m’abstiens de la plaider.

II ne faut pas non plus, si tu m’en crois, se hâter de s’acquitter contre le gré même de ceux à qui l’on restitue, ni insister s’ils se dérobent ; ce n’est pas rendre la pareille que de rendre à quelqu’un contre son gré ce qu’il vous a donné de plein gré. Certains, à la moindre babiole qu’on leur adresse, répliquent aussitôt de façon intempestive par une autre, et témoignent par là ne rien devoir ; c’est une forme de rejet que de répliquer séance tenante par un autre objet et d’effacer un présent par un présent. Quelquefois encore, je ne rendrai pas un bienfait tout en pouvant le rendre. Quand ? Si je risque de me priver de plus que je n’apporterais à mon bienfaiteur, s’il ne doit ressentir aucun accroissement à recevoir ce bien dont la restitution serait pour moi une grande perte. Qui se hâte de rendre à tout prix n’a pas les sentiments d’un homme reconnaissant mais d’un débiteur ; bref, qui est trop désireux de rembourser doit à contrecœur, et qui doit à contrecœur est un ingrat.

Comment définir le bien ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

Sénèque, *Savoir donner*

Robert Musil, *L’homme sans qualités*, 1930

PREMIÈRE PARTIE

UNE MANIÈRE D’INTRODUCTION

[...] 4. S’il y a un sens du réel, il doit y avoir aussi un sens du possible. [...]

Mais s’il y a un sens du réel, et personne ne doutera qu’il ait son droit à l’existence, il doit bien y avoir quelque chose que l’on pourrait appeler le sens du possible.

L’homme qui en est doué, par exemple, ne dira pas : ici s’est produite, va se produire, doit se produire telle ou telle chose ; mais il imaginera : ici pourrait, devrait se produire telle ou telle chose ; et quand on lui dit d’une chose qu’elle est comme elle est, il pense qu’elle pourrait aussi bien être autre. Ainsi pourrait-on définir simplement le sens du possible comme la faculté de penser tout ce qui pourrait être « aussi bien », et de ne pas accorder plus d’importance à ce qui est qu’à ce qui n’est pas. On voit que les conséquences de cette disposition créatrice peuvent être remarquables ; malheureusement, il n’est pas rare qu’elles fassent apparaître faux ce que les hommes admirent et licite ce qu’ils interdisent, ou indifférents l’un et l’autre… Ces hommes du possible vivent, comme on dit ici, dans une trame plus fine, trame de fumée, d’imaginations, de rêveries et de subjonctifs ; quand on découvre des tendances de ce genre chez un enfant, on s’empresse de les lui faire passer, on lui dit que ces gens sont des rêveurs, des extravagants, des faibles, d'éternels mécontents qui savent tout mieux que les autres.

Quand on veut les louer au contraire, on dit de ces fous qu’ils sont des idéalistes, mais il est clair que l’on ne définit jamais ainsi que leur variété inférieure, ceux qui ne peuvent saisir le réel ou l’évitent piteusement, ceux chez qui, par conséquent, le manque de sens du réel est une véritable déficience. Néanmoins, le possible ne comprend pas seulement les rêves des neurasthéniques, mais aussi les desseins encore en sommeil de Dieu. Un événement et une vérité possibles ne sont pas égaux à un événement et à une vérité réels moins la valeur « réalité », mais contiennent, selon leurs partisans du moins, quelque chose de très divin, un feu, une envolée, une volonté de bâtir, une utopie consciente qui, loin de redouter la réalité, la traite simplement comme une tâche et une invention perpétuelles. La terre n’est pas si vieille, après tout, et jamais, semble-t-il, elle ne fut dans un état aussi intéressant.

Cela dit, si l’on veut un moyen commode de distinguer les hommes du réel des hommes du possible, il suffit de penser à une somme d’argent donnée. Toutes les possibilités que contiennent, par exemple, mille marks, y sont évidemment contenues, qu’on les possède ou non ; le fait que toi ou moi les possédions ne leur ajoute rien, pas plus qu’à une rose ou à une femme. Mais, disent les hommes du réel, « le fou les donne au bas de laine et l’actif les fait travailler : à la beauté même d’une femme, on ne peut nier que celui qui la possède ajoute ou enlève quelque chose. C’est la réalité qui éveille les possibilités, et vouloir le nier serait parfaitement absurde. Néanmoins, dans l’ensemble et en moyenne, ce seront toujours les mêmes possibilités qui se répéteront, jusqu’à ce que vienne un homme pour qui une chose réelle n’a pas plus d’importance qu’une chose pensée. C’est celui-là qui, pour la première fois, donne aux possibilités nouvelles leur sens et leur destination, c’est celui-là qui les éveille.

Mais un tel homme est chose fort équivoque. Comme ses idées, dans la mesure où elles ne constituent pas simplement d’oiseuses chimères, ne sont que des réalités non encore nées, il faut, naturellement, qu’il ait le sens des réalités; mais c’est un sens des réalités possibles, lequel atteint beaucoup plus lentement son but que le sens qu’ont la plupart des hommes de leurs possibilités réelles. L’un poursuit la forêt, si l’on peut ainsi parler ; l’autre les arbres ; et la forêt est une entité malaisément exprimable, alors que des arbres représentent tant et tant de mètres cubes de telle ou telle qualité. Mais voici peut-être qui est mieux dit : l’homme doué de l’ordinaire sens des réalités ressemble à un poisson qui cherche à happer l’hameçon et ne voit pas la ligne, alors que l’homme doué de ce sens des réalités que l’on peut aussi nommer sens des possibilités traîne une ligne dans l’eau sans du tout savoir s’il y a une amorce au bout. À une extraordinaire indifférence pour la vie qui va mordre à l’hameçon correspond chez lui le danger de sombrer dans une activité toute spleenétique. Un homme non pratique (et celui-ci n’en a pas seulement l’apparence, mais il l’est foncièrement) reste, dans le commerce des hommes, peu sûr et indéchiffrable. Il commettra des actions qui auront pour lui un tout autre sens que pour les autres, mais il se consolera de n’importe quoi, pour peu que ce n’importe quoi puisse être résumé en une idée exceptionnelle. Au surplus, aujourd’hui encore, il est fort loin d’être tout à fait conséquent. Ainsi se peut-il fort bien qu’un crime dont un autre que lui se trouve pâtir ne lui semble qu’une erreur sociale dont le responsable n’est pas le criminel, mais l’organisation de la société. En revanche, il n’est pas certain, s’il reçoit une gifle, qu’il la subisse comme un affront de la société ou ne serait-ce qu’une offense aussi impersonnelle que la morsure d’un chien ; il est plus probable qu’il commencera par la rendre ; après seulement, il admettra qu’il n’aurait pas dû le faire. Enfin, si on lui vole sa maîtresse, il est douteux qu’il puisse faire totalement abstraction de la réalité de cet incident et s’en dédommage par la surprise d’un sentiment nouveau. Cette évolution n’en est encore qu’à ses débuts et représente, pour l’individu, une force autant qu’une faiblesse.

Comme la possession de qualités présuppose qu’on éprouve une certaine joie à les savoir réelles, on entrevoit dès lors comment quelqu’un qui, fût-ce par rapport à lui-même, ne se targue d’aucun sens du réel, peut s’apparaître un jour, à l’improviste, en Homme sans qualités.

La chance existe t-elle ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne de "De la nature des choses", plus de 20 siècles après celle de Lucrèce ?

Que sait-on du réel ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Réfléchissez sur le titre du livre de Milan Kundera: "L'insoutenable légèreté de l'être", indépendamment de la vision de l'auteur ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La morale est-elle nécessaire à la vie des hommes en société ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Peut-on avoir raison contre les faits ?

Que peut-on trouver "Quelque part dans l'inachevé", indépendamment de la réflexion menée sur le thème par Vladimir Jankelevitch ?

5. Ulrich. [...]

Son père eût dit à peu près : « Si on le laissait faire à sa tête, il finirait par se la taper contre les murs à force de perplexité », ou bien : « Quand on peut faire tout ce qu’on veut, on a bientôt fait de ne plus savoir quoi désirer ». Ulrich se répétait ces sentences avec ravissement. Cette sagesse ancestrale lui semblait d’une extraordinaire nouveauté. Il faut que l’homme se sente d’abord limité dans ses possibilités, ses sentiments et ses projets par toutes sortes de préjugés, de traditions, d’entraves et de bornes, comme un fou par la camisole de force, pour que ce qu’il réalise puisse avoir valeur, durée et maturité… En vérité, c’est à peine si l’on peut mesurer la portée de cette idée !

Ainsi donc, l’Homme sans qualités, une fois de retour au pays, ne craignit pas de faire ce deuxième pas, et de se laisser modeler de l’extérieur par les circonstances de la vie ; à ce point de ses réflexions, il abandonna carrément l’installation de sa maison au génie de ses fournisseurs, bien persuadé que pour la tradition, les préjugés et l’étroitesse, il pouvait se reposer sur eux. Lui-même se contenta de rafraîchir les lignes anciennes qui étaient déjà indiquées, les sombres ramures de cerf sous les voûtes blanches du petit vestibule, le sévère plafond du salon ; pour le reste, il ajouta tout ce qui lui parut pratique et confortable.

Quand tout fut terminé, il ne lui resta plus qu’à secouer la tête en se disant : voilà donc la vie qui est censée être la mienne ? C’était un délicieux petit palais qu’il possédait là ; du moins pouvait-on l’appeler ainsi, car il était exactement tel qu’on se figure une de ces résidences de bon goût pour grands personnages imaginées par les maisons de meubles et de tapis, les ensembliers qui sont dans ce domaine à l’avant-garde. [...]

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

7. Dans un moment de faiblesse, Ulrich s’attire une nouvelle amie. [...]

Néanmoins, il ne sauta pas tout de suite hors du lit, quand bien même il apparaissait qu’y demeurer fût profiter du désordre des affaires humaines ; en plus d’un sens, en effet, celui qui, dans sa vie privée, évite le mal et fait le bien au lieu de s’efforcer de mettre de l’ordre dans l’ensemble, ne fait qu’adopter prématurément un compromis avec sa conscience aux dépens de la cause, crée un court-circuit, se dérobe dans l’univers privé. Il apparut même à Ulrich, après cette expérience involontaire, que le fait qu’on supprimât ici les fusils et là les rois, qu’un quelconque progrès, petit ou grand, diminuât la sottise ou la méchanceté, était d’une importance désespérément minime ; car le niveau des contrariétés et de la méchanceté redevient aussitôt le même, comme si le monde reculait une jambe à chaque fois qu’il avance l’autre. Voilà un phénomène dont il faudrait déceler la cause et le mécanisme secret ! Cela serait, pour sûr ! incomparablement plus important que d’être un homme de bien selon des principes caducs ; ainsi Ulrich, en morale, se sentait-il porté plutôt vers le service d’État-major que vers l’héroïsme de la B. A. quotidienne. [...]

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

Comment définir le bien ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Pourquoi un acte est moral ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

8. La Cacanie. [...]

Dans une communauté constamment irriguée d’énergie, tous les chemins mènent à un but estimable, pourvu que l’on n’hésite ni ne réfléchisse trop longtemps. Les buts sont à courte distance ; mais la vie aussi est courte ; on lui prend ainsi le maximum de résultats, et il n’en faut pas plus à l’homme pour être heureux, car l’âme est formée par ce qu’elle atteint, alors que ce qu’elle poursuit sans y atteindre la déforme ; pour le bonheur, ce qui compte n’est pas ce que l’on veut ; mais d’atteindre ce que l’on veut. D’ailleurs, la zoologie enseigne que la sommation d’individus diminués peut parfaitement donner un total génial. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Exister, est-ce agir ?

13. Un cheval de course génial confirme en Ulrich le sentiment d’être un homme sans qualités. [...]

A strictement parler, [Ulrich] était resté ce qu’on appelle un espoir ; on nomme espoirs, dans la république des esprits, les républicains proprement dits, c’est-à-dire ceux qui s’imaginent qu’il faut consacrer à son travail la totalité de ses forces, au lieu d’en gaspiller une grande part pour assurer son avancement social ; ils oublient que les résultats de l’homme isolé sont peu de chose, alors que l’avancement est le rêve de tous, et négligeant ce devoir social qu’est l’arrivisme, ils oublient que l’on doit commencer par être un arriviste pour pouvoir offrir à d’autres, dans les années du succès, un appui à la faveur duquel ils puissent arriver à leur tour.

Or, un beau jour, Ulrich renonça même à vouloir être un espoir. Alors déjà, l’époque avait commencé où l’on se mettait à parler des génies du football et de la boxe ; toutefois, les proportions demeuraient raisonnables : pour une dizaine, au moins, d’inventeurs, écrivains et ténors de génie apparus dans les colonnes des journaux, on ne trouvait encore, tout au plus, qu’un seul demi-centre génial, un seul grand tacticien du tennis. L’esprit nouveau n’avait pas encore pris toute son assurance. Mais c’est précisément à cette époque-là qu’Ulrich put lire tout à coup quelque part (et ce fut comme un coup de vent flétrissant un été trop précoce) ces mots : « un cheval de course génial ». Ils se trouvaient dans le compte rendu d’une sensationnelle victoire aux courses, et son auteur n’avait peut-être même pas eu conscience de la grandeur de l’idée que l’esprit du temps lui avait glissée sous la plume. Ulrich comprit dans l’instant quel irrécusable rapport il y avait entre toute sa carrière et ce génie des chevaux de course. Le cheval, en effet, a toujours été l’animal sacré de la cavalerie ; dans sa jeunesse encasernée, Ulrich n’avait guère entendu parler que de femmes et de chevaux, il avait échappé à tout cela pour devenir un grand homme, et voilà qu’au moment même où, après des efforts divers, il eût peut-être pu se sentir proche du but de ses aspirations, le cheval, qui l’y avait précédé, de là-bas le saluait…

Le fait a sans doute sa justification historique : il n’y a pas si longtemps encore, un homme digne d’admiration était un être dont le courage est un courage moral, la force une force de conviction, la fermeté celle du cœur et de la vertu, un être qui juge la rapidité puérile, les feintes illicites, la mobilité et l’élan contraires à la dignité. Cet être, il est vrai, a fini par ne plus subsister que dans le corps enseignant secondaire et dans toute espèce de déclarations purement littéraires ; c’était devenu un fantôme idéologique, et la vie a dû se trouver un nouveau type de virilité. Comme elle le cherchait des yeux autour d’elle, elle découvrit que les prises et les ruses dont se sert un esprit inventif pour résoudre un problème logique ne diffèrent réellement pas beaucoup des prises d’un lutteur bien entraîné ; et il existe une combativité psychique que les difficultés et les improbabilités rendent froide et habile, qu’il s’agisse de deviner le point faible d’un problème ou celui d’un ennemi en chair et en os. Si l’on devait analyser un grand esprit et un champion national de boxe du point de vue psychotechnique, il est probable que leur astuce, leur courage, leur précision, leur puissance combinatoire comme la rapidité de leurs réactions sur le terrain qui leur importe, seraient en effet les mêmes ; bien plus, il est à prévoir que les vertus et les capacités qui font leur succès à chacun ne les distingueraient pas beaucoup de tel célèbre steeple-chaser ; on ne doit pas sous-estimer les qualités considérables qu’il faut mettre en jeu pour sauter une haie. Puis, un cheval et un champion de boxe ont encore cet autre avantage sur un grand esprit, que leurs exploits et leur importance peuvent se mesurer sans contestation possible et que le meilleur d’entre eux est véritablement reconnu comme tel ; ainsi donc, le sport et l’objectivité ont pu évincer à bon droit les idées démodées qu’on se faisait jusqu’à eux du génie et de la grandeur humaine. [...]

Il possédait des fragments d’une nouvelle manière de penser et de sentir, mais le spectacle d’abord si intense de la nouveauté s’était dissous dans la multiplication des détails, et si Ulrich avait cru boire à la source de la vie, presque toute son attente était désormais tarie. C’est alors qu’il s’arrêta, au beau milieu d’un grand travail dont les perspectives étaient considérables. [...]

Avec une merveilleuse netteté, il voyait en lui, à l’exception du sens de l’argent dont il n’avait pas besoin, toutes les capacités et toutes les qualités en faveur à son époque, mais la possibilité de les appliquer lui avait échappé ; et puisque en fin de compte, si les footballeurs et les chevaux eux-mêmes ont du génie, seul l’usage qu’on en fait peut encore vous permettre de sauver votre singularité, il résolut de prendre congé de sa vie pendant un an pour chercher le bon usage de ses capacités.

Comment définir le bien ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

14. Amis d’enfance. [...]

La situation privilégiée d’Ulrich dans cette maison tenait à ce qu’il définissait la musique comme un évanouissement de la volonté et une destruction de l’esprit, et qu’il en parlait plus dédaigneusement qu’il n’en pensait ; elle était alors pour Clarisse et Walter l’espoir et l’angoisse majeurs. Aussi le méprisaient-ils, tout en le vénérant comme une sorte d’Esprit malin. [...]

Le cours de sa vie n’était qu’un enchaînement d’événements bouleversants d’où ressortait la lutte héroïque d’une âme résistant à toute médiocrité, sans jamais deviner qu’elle ne servait ainsi que sa propre médiocrité. Car, tandis qu’il luttait et souffrait pour sauvegarder la pureté de son activité intellectuelle, ainsi qu’il convient au génie, et payait le prix fort pour un talent qui ne créerait jamais rien de vraiment grand, son destin l’avait tranquillement ramené à son point de départ, c’est-à-dire à rien. Enfin il avait atteint le lieu où nul obstacle ne le gênait plus ; l’emploi paisible, secret, protégé de toutes les souillures du commerce de l’art, que lui assurait sa situation à moitié universitaire, lui laissait bien assez d’indépendance et de loisirs pour rester à l’écoute de la voix intime ; la possession de celle qu’il aimait lui ôtait du cœur toute épine, la maison « au bord de la solitude » où il s’était installé avec elle après leur mariage semblait faite pour la création. Mais, lorsqu’il n’y eut ainsi plus rien à surmonter, il se produisit ceci d’inattendu que les œuvres promises pendant si longtemps par la grandeur de ses idées, ne furent pas réalisées. Walter paraissait ne plus pouvoir travailler ; il cachait et détruisait ; chaque matin, ou chaque après-midi, quand il rentrait à la maison, il s’enfermait pendant des heures, ou faisait de longues promenades avec son carnet de croquis ; et le peu qui en résultait, il le gardait pour lui ou l’anéantissait. [...]

[...]

16. Une mystérieuse maladie d’époque. [...]

Si la bêtise, en effet, vue du dedans, ne ressemblait pas à s’y méprendre au talent, si, vue du dehors, elle n’avait pas toutes les apparences du progrès, du génie, de l’espoir et de l’amélioration, personne ne voudrait être bête et il n’y aurait pas de bêtise. Tout au moins serait-il aisé de la combattre. Le malheur est qu’elle ait quelque chose d’extraordinairement naturel et convaincant. Aussi, quand quelqu’un juge un chromo plus artistique qu’une peinture à huile, son jugement comporte une part de vérité beaucoup plus facile à démontrer que le génie de Van Gogh. De même est-il très facile, et très rentable, d’être un dramaturge plus puissant que Shakespeare, un romancier plus égal que Goethe ; un bon lieu commun est toujours plus humain qu’une découverte nouvelle. Il n’est pas une seule pensée importante dont la bêtise ne sache aussitôt faire usage, elle peut se mouvoir dans toutes les directions et prendre tous les costumes de la vérité. La vérité, elle, n’a jamais qu’un seul vêtement, un seul chemin : elle est toujours handidicapée. [...]

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?  
Comment définir le bien ?

17. Influence d’un homme sans qualités sur un homme à qualités. [...]

Pourtant, aussitôt qu’il arrivait chez soi, débordant d’impressions et de plans plus mûrs, plus neufs qu’ils ne l’avaient jamais été peut-être, une décourageante altération se produisait en lui. Il n’avait qu’à poser une toile sur le chevalet ou une feuille de papier sur la table pour que se déclenchât dans son cœur une effroyable débandade. Sa tête restait claire, le plan y flottait dans une atmosphère très nette et très limpide, il se divisait même en deux, en plusieurs plans qui eussent tous pu se disputer la première place ; mais la communication entre la tête et les premiers mouvements qu’eût exigés l’exécution était comme coupée. Walter ne pouvait se décider fût-ce à lever le petit doigt. Il ne bougeait pas de l’endroit où il était assis, et ses pensées glissaient sur la tâche qu’il s’était donnée comme la neige qui fond à mesure qu’elle tombe. Il ignorait par quoi le temps était occupé, mais avant même qu’il pût s’en apercevoir, le soir était là ; et comme il rentrait maintenant chez lui, à la suite de quelques expériences semblables, déjà inquiet d’avoir à les affronter de nouveau, de longues séries de semaines commencèrent à filer comme dans la désolation d’un demi-sommeil. Retardé dans toutes ses décisions et dans tous ses mouvements par l’absence totale de perspectives de succès, il souffrait d’une amère tristesse, et son incapacité, dès qu’il voulait se résoudre à entreprendre quelque chose, devenait douloureuse sous son front comme un saignement de nez. Walter était impressionnable, et les phénomènes qu’il constatait chez lui, non seulement le gênaient dans son travail, mais l’angoissaient beaucoup ; car ils semblaient si indépendants de sa volonté qu’ils lui faisaient souvent l’effet d’un début de délabrement intellectuel. [...]

[...]

[Walter parlant de Ulrich] Je ne vais pas examiner toutes ses qualités dans le détail, laissons-les-lui, car en fin de compte, il ne les possède pas ! Elles ont fait de lui ce qu’il est, elles ont déterminé son orientation, et pourtant elles ne lui appartiennent pas. Quand il est en colère, quelque chose rit en lui. Quand il est triste, il prépare quelque plaisanterie. Quand quelque chose le touche, il l’écarte. Toute mauvaise action finira par lui paraître bonne sous un certain rapport. Ce ne sera jamais qu’après en avoir entrevu les relations possibles qu’il osera juger d’une cause. Pour lui, rien n’est stable. Tout est susceptible de changement, tout n’est qu’élément d’un ensemble, ou d’innombrables ensembles, eux-mêmes faisant probablement partie d’un super-ensemble dont cependant il ne sait rien. De sorte que chacune de ses réponses n’est qu’un fragment de réponse, chacun de ses sentiments un point de vue, et que ce qui importe pour lui dans une chose, ce n’est pas ce qu’elle est, mais une manière d’être accessoire, une quelconque addition. Je ne sais si je me fais bien comprendre ? [...]

La même chose a cent aspects divers, chacun de ces aspects cent relations différentes avec les autres, et à chacune de ces relations sont liés d’autres sentiments. Le cerveau de l’homme a réussi à diviser les choses ; mais les choses, à leur tour, ont divisé son cœur ! » [...]

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Interprète-t-on à défaut de connaître ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

DEUXIEME PARTIE

TOUJOURS LA MÊME HISTOIRE [...]

28. Un chapitre que peut sauter quiconque n’a pas d’opinion personnelle sur le maniement des pensées. [...]

D’un autre point de vue, la solution d’un problème intellectuel, c’est un peu comme quand un chien tenant un bâton dans sa gueule essaie de passer par une étroite ouverture ; il tourne la tête de droite et de gauche jusqu’à ce qu’enfin le bâton glisse au travers ; nous agissons exactement de même, avec la seule différence que nous n’allons pas tout à fait au hasard, mais que nous savons plus ou moins, par habitude, comment nous y prendre. Et s’il est naturel qu’une tête pleine ait plus d’habileté et d’expérience à se mouvoir ainsi qu’une tête vide, le glissement au travers de la porte ne lui en paraît pas moins surprenant ; on y est tout d’un coup, et l’on peut percevoir très distinctement en soi une légère stupeur en constatant que les pensées, loin d’attendre leur auteur, se sont bel et bien faites toutes seules. Ce sentiment de stupeur légère, beaucoup de gens, de nos jours, l’ont baptisé « intuition », après l’avoir appelé « inspiration », et croient y voir quelque chose de supra-personnel, alors que c’est simplement quelque chose d’impersonnel, à savoir l’affinité et l’homogénéité des choses mêmes qui se rencontrent dans un cerveau. [...]

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

29. Explication et interruption d’un état de conscience normal. [...]

L’incroyable rapidité de ces altérations qui transforment un homme sain en un fou écumant ressortait avec évidence. Il lui semblait que cette métamorphose de la conscience par l’amour n’était qu’un cas particulier de quelque phénomène beaucoup plus général ; une soirée au théâtre, un concert, un service divin, toutes les extériorisations de l’être intérieur produisent aujourd’hui l’apparition et la disparition rapide d’un second état de conscience inséré temporairement comme un flot dans notre état normal. [...]

[...]

Son ami d’enfance Walter, devenu le bizarre époux de la petite Clarisse, avait dit une fois à son propos : « Ulrich met toute son énergie à ne faire jamais que ce qui ne lui paraît pas nécessaire ! » Cette phrase lui revenait en cet instant précis. « On pourrait le dire aujourd’hui de nous tous », pensa-t-il. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Comme les pensées sont rapides et que Bonadea était loin d’être prête, d’autres idées vinrent à l’esprit d’Ulrich. Ce fut cette fois une petite théorie ; elle était simple, plausible, et lui aida à passer le temps. « Un homme jeune, lorsque son esprit est sensible (se dit Ulrich en pensant probablement de nouveau à son ami d’enfance Walter), ne cesse d’émettre des idées dans toutes les directions. Mais celles-là seules qui éveillent une résonance dans son entourage lui renvoient leurs rayons et se condensent, alors que tous ses autres messages se dispersent et se perdent dans l’espace ! » Ulrich admit volontiers qu’un homme qui a de l’esprit possède toutes les espèces d’esprit, de sorte que l’esprit préexisterait aux qualités ; lui-même était un homme pétri de contradictions et il s’imaginait que toutes les qualités que l’humanité a jamais extériorisées reposent, assez près les unes des autres, dans l’esprit de chaque homme, à condition naturellement qu’il en ait un. Il se peut que cela ne soit pas tout à fait exact, mais ce que nous savons de la naissance du Bien et du Mal s’accorderait au mieux avec le fait que chaque homme, bien qu’il ait sa taille intérieure, peut remplir, dans les limites de cette taille, les vêtements les plus divers que le destin lui présente. Aussi les pensées qu’Ulrich venait d’avoir ne lui parurent-elles pas tout à fait insignifiantes. Car si, dans le cours des temps, les idées ordinaires et impersonnelles se renforcent toujours d’elles-mêmes, alors que les idées extraordinaires se perdent, de sorte que presque toutes les idées, en fin de compte, avec la régularité fatale d’un processus mécanique, deviennent toujours plus médiocres, cela explique le fait que malgré les milliers de possibilités différentes que nous aurions devant nous, l’homme ordinaire soit si ordinaire ! Cela explique aussi qu’il y ait chez les hommes privilégiés qui réussissent à percer et à s’imposer un certain dosage, environ 51 % de profondeur et 49 % de platitude, qui assure le meilleur succès ; depuis longtemps, cela paraissait à Ulrich si complexement absurde, si insupportablement triste, qu’il aurait volontiers continué d’y réfléchir. [...]

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Que gagne-t-on à échanger ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

32. Ulrich avait oublié la très importante histoire de la femme du major. [...]

Le matin, le soleil éveillait Ulrich et quand les pêcheurs étaient en mer, les femmes et les enfants gardant les maisons, il semblait qu’ils fussent, lui et un âne broutant les buissons et les collines rocheuses qui séparaient les deux petites localités de l’île, les uniques animaux supérieurs qu’il y eût sur cet aventureux avant-poste de la terre. Il imitait son compagnon et montait sur l’une des collines ou s’étendait sur le rivage dans la société de la mer, de la roche et du ciel. Il n’est pas prétentieux de parler ainsi, car les différences de taille s’effaçaient comme s’effaçaient d’ailleurs, dans ce compagnonnage, les différences entre l’esprit, la nature animale et la nature inanimée, comme toute espèce de différence entre les choses se réduisait. Pour garder tout notre sang-froid, disons que ces différences sans doute ne s’effaçaient ni ne se réduisaient, mais que leur signification se détachait d’elles : « on n’était plus soumis à aucune des séparations qui caractérisent l’humanité », exactement comme l’ont décrit autrefois, envahis par l’amour mystique, ces croyants dont le jeune lieutenant de cavalerie ignorait encore jusqu’à l’existence. Il ne réfléchissait d’ailleurs pas à ces phénomènes (comme d’ordinaire, à l’instar des chasseurs sur la piste du gibier, on poursuit ses observations à la trace et réfléchit derrière elles), il ne s’en apercevait peut-être même pas, mais il les absorbait. Il s’abîmait dans le paysage, encore qu’on eût pu tout aussi bien dire qu’il était étrangement porté par lui, et quand le monde franchissait le seuil de ses yeux, le sens du monde, de l’intérieur de lui-même, battait sur ses bords en vagues silencieuses. Il était tombé dans le cœur du monde ; de lui à sa très lointaine bien-aimée, la distance était la même que jusqu’à l’arbre le plus proche ; une sorte d’intériorité unissait les êtres et supprimait l’espace, comme, dans les rêves, deux êtres peuvent se traverser sans se confondre, et cette intimité transformait tous leurs rapports. Mais, pour le reste, cet état n’avait rien de commun avec le rêve. Il était clair et débordait de claires pensées ; simplement, nulle cause, nul but, nul désir physique n’y agissait : toutes choses s’y déployaient en cercles toujours renouvelés, comme quand un jet d’eau tombe inépuisablement dans une vasque. C’était cela même qu’Ulrich décrivait dans ses lettres, et rien d’autre. Une transformation complète de la vie ; tout ce qui dépendait de cette forme nouvelle, retiré du foyer ordinaire de l’attention, avait perdu la netteté de ses contours ; vu ainsi, tout était plutôt légèrement dispersé et brouillé ; mais il était évident que d’autres foyers restituaient à toutes choses une sûreté et une clarté délicates. Car tous les problèmes et tous les incidents de la vie prenaient une douceur, une tendresse, une paix incomparables, et en même temps un sens entièrement différent de l’ancien. Qu’un scarabée, par exemple, passât sur la main de l’homme méditant, ce n’était pas là une approche, un passage, un éloignement, ce n’était pas un scarabée et un homme, mais un événement qui touchait indescriptiblement le cœur, même pas un événement, bien que cela advînt, mais un état. Grâce à ces silencieuses expériences, tout ce qui fait la vie ordinaire prenait une signification bouleversante, en quelque circonstance que ce fût. [...]

La beauté est elle promesse de bonheur ?

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d'être belle ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

34. Un rayon brûlant et des murs refroidis. [...]

La pulsation, le courant qui ne cesse d’animer les objets qui nous environnent avait cessé un instant. Je ne suis qu’accident, ricanait la Nécessité ; examinez-moi sans préjugés, et vous verrez qu’entre un visage rongé par le lupus et moi, il n'y a pas de différence essentielle, avouait la Beauté. Il n’y avait pas eu grand-chose à faire pour en arriver là ; une couche de vernis s’était écaillée, une illusion s’était dissipée, un enchaînement d’habitude, d’attente et de tension s’était rompu, l’équilibre fluide et secret qui s’établit entre nos sentiments et le monde avait été une seconde inquiété. Tout ce que l’on sent et tout ce que l’on fait se produit en quelque sorte « dans le sens de la vie », et le moindre mouvement qui s’en écarte est difficile ou effrayant. Un phénomène exactement identique se produit quand on marche : on élève le centre de gravité, on le pousse en avant puis on le laisse retomber ; mais qu’un rien ait changé, qu’on ait eu un peu de crainte à se laisser ainsi tomber dans l’avenir, ou qu’on s’en soit simplement étonné… et l’on ne peut plus se tenir debout ! Il ne faut pas y réfléchir. Ulrich s’aperçut que tous les instants décisifs de sa vie lui avaient laissé le même sentiment. [...]

Au fond, il en est peu qui sachent encore, dans le milieu de leur vie, comment ils ont bien pu en arriver à ce qu’ils sont, à leurs distractions, leur conception du monde, leur femme, leur caractère, leur profession et leurs succès ; mais ils ont le sentiment de n’y plus pouvoir changer grand-chose. On pourrait même prétendre qu’ils ont été trompés, car on n’arrive jamais à trouver une raison suffisante pour que les choses aient tourné comme elles l’ont fait ; elles auraient aussi bien pu tourner autrement ; les événements n’ont été que rarement l’émanation des hommes, la plupart du temps ils ont dépendu de toutes sortes de circonstances, de l’humeur, de la vie et de la mort d’autres hommes, ils leur sont simplement tombés dessus à un moment donné. Dans leur jeunesse, la vie était encore devant eux comme un matin inépuisable, de toutes parts débordante de possibilités et de vide, et à midi déjà voici quelque chose devant vous qui est en droit d’être désormais votre vie, et c’est aussi surprenant que le jour où un homme est assis là tout à coup, avec qui l’on a correspondu pendant vingt ans sans le connaître, et qu’on s’était figuré tout différent. Mais le plus étrange est encore que la plupart des hommes ne s’en aperçoivent pas ; ils adoptent l’homme qui est venu à eux, dont la vie s’est acclimatée en eux, les événements de sa vie leur semblent désormais l’expression de leurs qualités, son destin est leur mérite ou leur malchance. Il leur est arrivé ce qui arrive aux mouches avec le papier tue-mouches : quelque chose s’est accroché à eux, ici agrippant un poil, là entravant leurs mouvements, quelque chose les a lentement emmaillottés jusqu’à ce qu’ils soient ensevelis dans une housse épaisse qui ne correspond plus que de très loin à leur forme primitive. Dès lors, ils ne pensent plus qu’obscurément à cette jeunesse où il y avait eu en eux une force de résistance : cette autre force qui tiraille et siffle, qui ne veut pas rester en place et déclenche une tempête de tentatives d’évasion sans but ; l’esprit moqueur de la jeunesse, son refus de l’ordre établi, sa disponibilité à toute espèce d’héroïsme, au sacrifice comme au crime, son ardente gravité et son inconstance, tout cela n’est que tentatives d’évasion. Celles-ci expriment simplement, en fin de compte, qu’aucune entreprise juvénile ne paraît issue d’une nécessité intérieure incontestable, quand bien même elles l’expriment de manière à laisser entendre que toutes ces entreprises étaient urgentes et indispensables. Quelqu’un, n’importe qui, invente un beau geste nouveau, intérieur ou extérieur… Comment appeler cela ? Une attitude vitale ? Une forme dans laquelle l’être intérieur se répand comme le gaz dans un ballon de verre ? Une ex-pression de l’impression ? Une technique de l’être ? Ce peut être une nouvelle taille de moustache ou une nouvelle pensée. C’est du théâtre, mais tout théâtre a un sens, et dans l’instant, comme les moineaux sur les toits quand on leur lance des miettes, les jeunes âmes se jettent là-dessus. [...]

Changer, est-ce devenir quelqu’un d’autre ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Exister, est-ce agir ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

40. Un homme a toutes les qualités, mais elles lui sont indifférentes. Un prince de l’esprit est arrêté, et l’Action parallèle trouve un secrétaire d’honneur. [...]

Il restait encore méfiant, mais quelque chose aussitôt fit éprouver à Ulrich un sentiment analogue à celui d’un homme longtemps ballotté par les vagues de la mer et dont le gros orteil touche enfin le fond. Dans un brusque réveil de sa présence d’esprit, il exploita cet avantage. [...]

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

45. Muette rencontre de deux sommités. [...]

Même Arnheim et Diotime redoutaient de l’employer seul : dire que l’on a une âme grande, noble, lâche, téméraire ou basse, est encore concevable, mais dire tout simplement « mon âme », personne n’en aurait le courage. C’est un mot strictement réservé aux gens d’âge, et on ne peut le comprendre que si l’on admet que se fasse de plus en plus sensible au cours de la vie un quelque chose pour lequel on a le plus grand besoin d’un nom sans arriver à le trouver, jusqu’au jour où l’on accepte enfin à contrecœur d’adopter celui que l’on avait d’abord dédaigné.

Comment donc doit-on décrire ce quelque chose ? Que l’on choisisse de rester immobile ou de marcher, l’essentiel n’est pas ce que l’on a devant soi, ce que l’on voit, entend, veut, saisit ou dompte. C’est devant vous un horizon, un demi-cercle ; mais il y a une corde qui réunit les deux extrémités de ce demi-cercle, et le plan de cette corde traverse le monde par le milieu. En avant de nous, visage et mains pointent hors de ce plan ; les sensations et les aspirations accourent à nous devant lui ; et personne ne doute que ce que l’on fait dans cet espace soit toujours raisonnable, ou du moins passionné ; cela signifie que les circonstances extérieures ont une manière de conditionner nos actions que tout le monde peut comprendre, et que, même si nous faisons, sous le coup de la passion, quelque chose d’incompréhensible, cet incompréhensible a encore, en fin de compte, sa manière propre. Mais si parfaitement compréhensibles et pleines que paraissent alors toutes choses, le sentiment obscur n’en demeure pas moins qu’il n’y a là qu’une demi-plénitude, une demi-compréhension. L’équilibre n’y est pas tout à fait, et l’homme avance pour ne pas chanceler, comme le fait un danseur de corde. Comme il avance à travers la vie et laisse derrière soi du vécu, le vécu et ce qui est encore à vivre forment une espèce de cloison, et le cheminement de l’homme finit par ressembler à celui du ver dans le bois, qui peut y sinuer à son aise et même retourner en arrière, mais n’en laisse pas moins toujours un espace vide derrière lui. C’est à ce sentiment effrayant d’un espace aveugle et amputé derrière tout espace rempli, à cette moitié perpétuellement manquante, même si chaque chose forme un tout, que l’on finit par remarquer ce que l’on appelle l’âme.

De plus, on la pense, on la devine, on la sent évidemment tout le temps, sous la forme des succédanés les plus divers, et chacun selon son tempérament. Dans la jeunesse, c’est un sentiment très net d’incertitude en tout ce que l’on fait : était-ce bien ce qu’il fallait faire ? Dans la vieillesse, c’est l’étonnement de n’avoir pas fait davantage de tout ce que l’on s’était proposé. Dans l’entre-deux, c’est la consolation de penser que l’on est un sacré type, un brave type, ou un « type » tout court, même s’il y a dans ce que l’on fait des petites choses pas toujours parfaitement justifiables ; ou bien, que le monde n’est pas ce qu’il devrait être, de sorte qu’en fin de compte tout ce que l’on n’a pas pu faire aboutit encore à un compromis satisfaisant ; sans compter que beaucoup de gens imaginent encore, au-dessus de toutes choses, un Dieu qui garde dans sa poche le morceau qui leur manquait. L’amour seul adopte à cet égard une attitude particulière ; dans cette exception, la seconde moitié grandit. L’être que l’on aime paraît se dresser là où d’ordinaire il manque quelque chose. Les âmes s’unissent pour ainsi dire « dos à dos » et se rendent elles-mêmes superflues. C’est pourquoi la plupart des hommes, une fois passé le premier grand amour, ne sont plus sensibles à l’absence de l’âme ; cette prétendue folie accomplit donc un travail social méritoire. [...]

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

46. Les idéaux et la morale sont le meilleur moyen de combler ce grand trou qu’on appelle l’âme. [...]

Dieu sait, on l’a dit, ce que peut bien être une âme ! Il ne peut subsister aucun doute sur le fait que le désir ardent de n’écouter qu’elle vous laisse toute latitude d’agir, entraîne une véritable anarchie, et l’histoire ne manque pas d’exemples où des âmes pour ainsi dire chimiquement pures commettent de véritables crimes. En revanche, aussitôt qu’une âme a une morale, une religion ou une philosophie, une culture bourgeoise approfondie et des idéaux dans le domaine du devoir ou du beau, elle se voit gratifiée de tout un système de prescriptions, de conditions, de règlements auquel elle doit se soumettre avant même de pouvoir penser à être une âme supérieure, et son ardeur, comme celle d’un haut-fourneau, se voit canalisée dans de beaux moules en sable. Il ne reste plus alors, au fond, que des problèmes d’interprétation logique, comme de savoir si une action tombe sous le coup de tel ou tel commandement ; l’âme offre le caractère sereinement panoramique d’un champ de bataille après la bataille ; les morts se tiennent tranquilles, de sorte que l’on peut immédiatement remarquer où un reste de vie se redresse, ou gémit. C’est pourquoi l’homme accomplit cette transition aussi vite que possible. Quand quelque doute sur sa foi, comme il arrive dans la jeunesse, le tourmente, il passe aussitôt à la persécution des incroyants ; quand l’amour le gêne, il le transforme en mariage ; et quand un autre enthousiasme, quel qu’il soit, s’empare de lui, il se soustrait à l’impossibilité de vivre longtemps *dans* son feu, en commençant à vivre *pour* son feu. C’est-à-dire qu’il remplit les nombreux moments de sa journée, dont chacun a besoin d’un contenu et d’une impulsion, non plus de son état idéal lui-même, mais de l’activité qui doit lui faire conquérir cet état, autrement dit, des innombrables moyens, obstacles et incidents qui lui garantissent qu’il n’aura jamais besoin d’atteindre son but. Il n’y a que les fous, les dérangés, les gens à idées fixes qui puissent persévérer longtemps dans le feu de l’âme en extase ; l’homme sain doit se contenter d’expliquer que la vie, sans une parcelle de ce feu mystérieux, ne lui paraîtrait pas digne d’être vécue. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

54. Dans une conversation avec Walter et Clarisse, Ulrich se montre réactionnaire. [...]

Les spécialistes n’en ont jamais fini. Non qu’ils n’en aient pas fini, simplement, en ce moment : il leur est tout à fait impossible d’imaginer que leur activité prenne fin. Peut-être même de le souhaiter. Peut-on se figurer, par exemple, que l’homme aura encore une âme, quand la biologie et la psychologie lui auront appris à la comprendre, à la traiter dans son entier ? Néanmoins, nous aspirons à ce moment ! Tout est là. Le savoir est une attitude, une passion. C’est même, au fond, une attitude illicite : comme le goût de l’alcool, de l’érotisme ou de la violence, le besoin de savoir entraîne la formation d’un caractère qui n’est plus en équilibre. Il est tout à fait faux de dire que le chercheur poursuive la vérité, c’est elle qui le poursuit. Il la subit. Le Vrai est vrai, le fait est réel indépendamment du chercheur : simplement, le chercheur en a la passion ; la dipsomanie du fait détermine son caractère, et il se soucie comme guigne de savoir si ses constatations engendreront quelque chose de total, d’humain, d’accompli, ou si elles engendreront quoi que ce soit. C’est une nature contradictoire, souffrante, et cependant extraordinairement énergique. [...]

La science relève-t-elle du seul désir de vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

« Qu’un homme ait l’ambition, aujourd’hui encore, d’être quelque chose d’entier, cela mérite l’estime, dit Walter.

- Cela n’existe plus, avança Ulrich. Tu n’as qu’à jeter un coup d’œil dans le journal. Il est rempli d’une opacité démesurée. Il y est question de tant de choses que cela dépasse de loin la capacité de pensée d’un Leibniz. Mais on ne s’en aperçoit même pas ; on a changé. Il n’y a plus maintenant un homme total face à un monde total, mais un quelque chose d’humain flottant dans un bouillon de culture général.

- Très juste, dit aussitôt Walter. Il n’y a plus, précisément, d’éducation intégrale au sens goethéen. C’est pourquoi chaque pensée, aujourd’hui, a sa contre-pensée, chaque tendance sa tendance opposée. L’intellect trouve aujourd’hui, pour chaque action, et pour son contraire, les raisons les plus perspicaces de les défendre ou de les condamner. Je ne comprends pas comment tu peux te faire l’avocat d’une pareille cause ! » [...]

Walter poursuivait à voix basse : « Tu as raison de dire qu’aujourd’hui, plus rien n’est sérieux, raisonnable ou seulement intelligible ; pourquoi ne veux-tu pas comprendre que la faute en est précisément à cette rationalité croissante qui empoisonne tout ? Dans tous les cerveaux s’est installé le désir d’être de plus en plus raisonnable, de rationaliser et de spécialiser toujours davantage notre vie, en même temps que l’impuissance à s’imaginer ce qu’il adviendra de nous lorsque nous aurons tout expliqué, analysé, standardisé, normalisé, tout transformé en machines. Cela ne peut pas continuer. [...]

[...]

62. La terre même, mais Ulrich en particulier, rend hommage à l’utopie de l’essayisme. [...]

A quelque moment qu’on lui eût demandé, lorsqu’il travaillait à ses traités mathématiques ou logico-mathématiques ou s’occupait de sciences naturelles, quel but il avait présent à l’esprit, il eût toujours répondu qu’un seul problème méritait réellement qu’on y pensât, celui de la vie juste. Mais quand on élève une prétention très longtemps sans que rien ne se passe, le cerveau s’endort exactement comme s’endort le bras qui doit tenir quelque chose en l’air pendant des heures ; et nos pensées ne peuvent pas plus rester perpétuellement debout que les soldats à la parade, en été ; quand elles doivent trop attendre, elles perdent connaissance et s’écroulent. Comme Ulrich avait achevé l’esquisse de sa philosophie aux environs de sa vingt-sixième année, arrivé dans sa trente-deuxième, il ne la trouvait plus tout à fait sincère. Il n’avait pas continué à développer ses pensées, et, à part un vague sentiment de tension pareil à celui que l’on éprouve quand on attend quelque chose les yeux fermés, on ne lui avait pas vu beaucoup d’émotions personnelles depuis les jours des premières tremblantes découvertes. [...]

Peut-être pourrait-on alléguer à sa décharge que, dans certaines années, la vie passe incroyablement vite. Mais le jour où l’on doit commencer à vivre sa dernière volonté précède de beaucoup celui où l’on devra en léguer le restant, et ne peut être différé. Ce fait était devenu pour Ulrich d’une menaçante clarté depuis qu’une moitié d’année ou presque s’était écoulée sans que rien changeât. Tandis qu’il se laissait porter de-ci de-là au sein de la petite activité stupide dont il s’était chargé, parlant, aimant à trop parler, vivant avec l’obstination désespérée d’un pêcheur qui plonge ses filets dans un fleuve vide, tandis qu’il ne faisait rien qui correspondît à la personne que malgré tout il représentait, et qu’intentionnellement il ne faisait rien, il attendait. Il attendait derrière sa personne, dans la mesure où ce terme définit la partie de l’homme qui se laisse former par le monde extérieur et le cours de la vie, et son tranquille désespoir, endigué derrière, montait chaque jour un peu plus haut. Il traversait la pire calamité de sa vie et se méprisait pour ses omissions. Les grandes épreuves sont-elles le privilège des grandes natures ? Il eût aimé le croire, mais ce n’est pas exact, car les nerveux les plus communs ont aussi leurs crises. Dans ce profond ébranlement, il ne lui restait donc plus rien que ce noyau inébranlable que possèdent tous les héros et tous les criminels : ce n’est pas du courage, ce n’est pas de la volonté, ce n’est pas de l’assurance, ce n’est que le pouvoir tenace de s’accrocher à soi-même, pouvoir qu’il est aussi difficile d’extirper de soi que la vie du corps d’un chat, même quand il est déjà complètement déchiqueté par les chiens.

Si l’on veut se représenter comment vit un tel homme lorsqu’il se retrouve seul, tout ce qu’on peut raconter est que les vitres illuminées de ses fenêtres, la nuit, semblent observer sa chambre, et les pensées, après usage, se tiennent assises en rond tout autour de la pièce comme les clients dans la salle d’attente d’un avocat dont ils ne sont pas satisfaits. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

66. Entre Ulrich et Arnheim, il y a quelque chose qui cloche. [...]

- Vous vous moquez et vous êtes négatif ; vous êtes toujours prêt à sauter dans l’Impossible et vous esquivez toute décision réelle ! dit résolument Diotime.

- Ma conviction est simplement, repartit Ulrich, que la pensée est une institution pour soi, et que la vie réelle en est une autre. La différence de niveau qui les sépare présentement est trop grande. Notre cerveau est âgé de quelques milliers d’années ; supposez qu’il n’ait pensé toutes choses qu’à demi, qu’il ait oublié l’autre moitié : eh bien ! la réalité serait alors son plus fidèle reflet ! Non, la seule chose à faire est de refuser d’y participer intellectuellement.

- N’est-ce pas là se faciliter un peu trop la tâche ? » demanda Diotime sans intention blessante, comme une montagne observe le ruisselet qui coule à ses pieds. « Arnheim aussi aime les théories, mais je crois qu’il laisse passer peu de choses sans les examiner dans toutes leurs relations : ne croyez-vous pas que le sens de toute pensée soit d’être une capacité concentrée d’application au réel ?...

- Non, dit Ulrich.

- J’aimerais bien savoir ce qu’Arnheim vous a répondu.

- De nos jours, m’a-t-il dit, l’esprit n’est plus que le spectateur impuissant de l’évolution réelle, parce qu’il s’écarte des grands devoirs que la vie nous impose. Il m’a invité à considérer de quoi traitent nos arts, quelles petitesses préoccupent nos Églises, et combien l’horizon même de l’érudition reste borné. Et je devais songer que la terre, pendant ce temps, était littéralement démembrée ! Il me dit alors que c’était précisément de cela qu’il avait voulu m’entretenir.

- Et qu’avez-vous répondu ? dit Diotime impatiente, car elle croyait deviner qu’Arnheim avait voulu reprocher à son cousin son peu d’intérêt pour les problèmes de l’Action parallèle.

- Je lui ai répondu que la réalisation m’intéressait toujours beaucoup moins que l’irréalisé, et je ne pense pas seulement à l’irréalisé de l’avenir, mais au passé, aux occasions perdues. Ce qui caractérise notre histoire, me semble-t-il, est que chaque fois que nous avons réalisé le centième d’une idée, la joie où nous en étions nous en a fait laisser tout le reste inachevé. Les institutions grandioses sont d’ordinaire des ébauches d’idées bousillées ; les personnalités grandioses aussi, d’ailleurs : voilà ce que je lui ai dit. Dans une certaine mesure, la différence était dans l’orientation du regard.

- C’était vous montrer bien agressif ! dit Diotime offensée.

- En échange, il m’a révélé l’impression que je lui fais quand je renie l’énergie au profit d’on ne sait quelle réglementation générale et toujours ajournée, de la pensée. Tenez-vous à le savoir ? Celle d’un homme qui se couche par terre à côté du lit qu’on lui a fait. Il ajouta, à mon intention, que c’était un gaspillage d’énergie, donc un acte physiquement immoral. Il m’a pressé de comprendre enfin que des buts intellectuels de grande envergure ne pouvaient être atteints qu’en exploitant les rapports de forces existant actuellement dans le domaine économique, politique et, *last but not least*, intellectuel. Personnellement, il estime plus moral de les exploiter que de les négliger. Il m’a mis véritablement au pied du mur. Il m’a qualifié d’homme actif en position de défense, crispé dans sa position de défense. Je le soupçonne d’avoir quelque inquiétante raison de conquérir mon estime ! [...]

Que sait-on du réel ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Exister, est-ce agir ?

Que peut-on trouver "Quelque part dans l'inachevé", indépendamment de la réflexion menée sur le thème par Vladimir Jankelevitch ?

67. Diotime et Ulrich.

À cette époque, la transformation de leurs rencontres en habitude avait beaucoup amélioré les relations de Diotime et d’Ulrich. Il leur fallait souvent sortir ensemble pour des visites, Ulrich venait chez elle plusieurs fois la semaine et souvent même sans être annoncé, à des heures insolites. Dans ces circonstances, il leur était agréable de tirer profit de leur lien de parenté et d’atténuer privément la sévérité de l’étiquette. Diotime ne le recevait plus forcément au salon, cuirassée du chignon à l’ourlet de la robe, mais parfois dans un léger, encore que très prudent négligé domestique… Ainsi s’était-il créé entre eux une sorte de sympathie qui résidait principalement dans la forme de leurs rapports ; mais les formes ont une influence sur l’intérieur, et les sentiments dont elles sont faites peuvent aussi bien être éveillés par elles. [...]

[...]

71. Le « Comité pour l’Élaboration d’une Initiative en vue du soixante-dixième anniversaire de l’Avènement de Sa Majesté » commence à siéger. [...]

Il ne s’était réuni chez Diotime que des Touts, et c’était beaucoup à la fois. La poésie et la pensée qui sont aussi naturelles à l’homme que la nage au jeune canard, ils en avaient fait un métier, et il est vrai de dire qu’ils y excellaient plus que d’autres. Mais à quoi bon ? Ce qu’ils faisaient était beau, était grand, était unique, mais tant d’unique créait une atmosphère de cimetière, exhalait le souffle de la caducité, sans véritable sens et sans véritable but, sans origine et sans avenir. D’innombrables souvenirs d’événements, des myriades d’oscillations intellectuelles entrecroisées étaient rassemblées dans ces têtes ; comme les aiguilles d’un tapissier, elles piquaient dans un canevas qui s’étendait autour d’elles, devant elles et derrière elles sans couture et sans lisière, dessinant ici ou là un motif qui se répétait ailleurs, identique ou tout de même légèrement différent. Mais est-ce vraiment faire un bon usage de soi que de coudre cette petite pièce à l’habit de l’éternité ? [...]

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

72. La science sourit dans sa barbe, ou Première rencontre circonstanciée avec le Mal. [...]

Les initiatives d’ordre général, il est vrai, sont de ces choses qui ne peuvent avoir de véritable contenu, comme d’ailleurs toutes les idées les plus générales et les plus sublimes ; l’idée de Chien est déjà quelque chose qu’on ne peut pas se figurer, ce n’est qu’une allusion à certains chiens, à certaines qualités canines ; quant au patriotisme ou à la plus belle des idées patriotiques, il vous est strictement impossible de vous les représenter vraiment. Mais si ces choses n’ont pas de contenu, elles doivent bien avoir un sens, et il vaut sûrement la peine de réveiller ce sens de temps en temps ! [...]

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

73. Gerda Fischel. [...]

- N’essayez pas de me faire peur ! répliqua Ulrich en détournant la conversation. Gerda, je crois bien que je vais abandonner la science. Je passe donc à la nouvelle génération. Serez-vous satisfaite si je vous déclare solennellement que le Savoir est lié à l’avarice, qu’il est une sordide épargne, un prétentieux capitalisme intellectuel ? J’ai plus de coeur que vous ne croyez. Mais je voudrais vous mettre en garde contre toute phraséologie ! [...]

La science relève-t-elle du seul désir de vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

82. Clarisse réclame une « Année Ulrich ». [...]

[Ulrich à Clarisse] « Tu voudrais vivre conformément à ton idée, commença-t-il, et tu voudrais savoir comment cela serait possible. Mais une idée est ce qu’il y a de plus paradoxal au monde. La chair s’unit aux idées tel un fétiche. Qu’une idée s’attache à la chair, tout devient magie. Une simple gifle, par l’intermédiaire de l’idée d’honneur, de châtiment ou de toute autre idée analogue, peut devenir mortelle. Pourtant, les idées ne peuvent jamais se maintenir dans l’état où elles ont le plus de force ; elles ressemblent à ces substances qui, dès qu’elles entrent en contact avec l’air, se transforment en une autre substance, durable certes, mais corrompue. Tu en as souvent fait l’expérience. Car tu deviens toi-même idée, dans certains cas particuliers. Quelque chose, on ne sait quoi, te souffle contre ; comme quand la vibration de la corde produit soudain une note ; il y a devant toi comme un mirage ; la confusion de ton âme s’est faite interminable caravane, et toutes les beautés du monde paraissent défiler au bord de ta route. Tel est souvent l’effet d’une simple idée. Quelque temps après, cette idée commence à ressembler à toutes les autres idées que tu as déjà eues, elle se subordonne à elles, devient un élément de tes conceptions et de ton caractère, de tes principes ou de tes humeurs, elle a perdu ses ailes et gagné une mystérieuse solidité. » [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

Avons nous le choix d'être libre ?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

84. Où l’on prétend que la vie ordinaire elle-même est d’ordre utopique. [...]

« Mon Dieu ! reconnut obligeamment Ulrich, tu n’as pas tout à fait tort. Mais il arrive très souvent que, par une sorte d’esprit sportif, nous montrions de l’indulgence pour des actions qui nous lèsent, parce que l’adversaire les a joliment accomplies ; la valeur de l’exécution rivalise alors avec la valeur du dommage. Très souvent aussi, nous avons une idée qui nous fait agir pendant un bout de temps, mais bientôt l’habitude, l’inertie, l’égoïsme, telle insinuation prennent sa place, parce qu’il ne peut en aller autrement. [...]

La beauté transforme-t-elle notre conscience du réel ?

Quelle est la relation entre la beauté et la bonté ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

86. Le roi-marchand et la fusion d’intérêts âme-commerce. Ou encore : tous les chemins de l’esprit partent de l’âme, mais aucun n’y ramène. [...]

En de tel l'instant, l'ambition elle-même se taisait, les événements du monde réel était aussi lointain que le bruit qu'on entend derrière le mur d'un jardin, il lui semblait que son âme eût débordé et fut enfin vraiment présente. [...] Même exalté de la sorte, il est vrai, le jeune Paul Arnheim, parfaitement sûr de lui, mangeait dans quelque restaurant chic, fréquentait, vêtu avec grand soin, la meilleure société, et faisait partout ce qu'il y avait à faire; mais on pouvait dire que la distance de lui-même à lui-même était alors aussi grande que de lui-même aux êtres aux objets, que le monde extérieur ne s'arrêtait pas à sa peau et que le monde intérieur ne rayonnait pas seulement à travers la fenêtre de sa réflexion, mais que ces deux mondes s'associaient en une présence et une absence indivises, aussi douces, paisibles et nobles qu'un sommeil sans rêve. [...] Arnheim se comportait donc exactement comme à l'ordinaire, sauf que les événements semblaient se charger d'une signification insaisissable: et derrière la tremblante flamme, l'homme intérieur demeurait immobile à considérer l'homme extérieur qui, devant elle, mangeait une pomme, où se faisait prendre les mesures d'un complet par son tailleur.

Était-ce là une illusion, ou l’ombre d’une réalité que nous ne comprendrons jamais entièrement ? La seule réponse que l’on puisse faire est que toutes les religions, à un certain stade de leur évolution, l’ont tenu pour une réalité, de même que tous les amants, tous les romantiques et tous les hommes qui ont une tendresse particulière pour la lune, le printemps et la radieuse agonie des premiers jours d’automne. Mais ce sentiment se perd avec le temps ; on ne peut dire s’il s’évapore ou s’il s’assèche, mais on constate un beau jour qu’il y a autre chose à la place, et on l’oublie aussi rapidement que l’on oublie les événements irréels, les rêves et les rêveries. Comme cette expérience d’un amour cosmique originel se confond presque toujours avec le premier amour, on croit également savoir par la suite, non sans soulagement, quelle valeur il faut lui donner, et on la met au nombre des folies qu’il n’est permis de faire qu’avant l’obtention du droit de vote. [...]

[Arnheim à lui-même, considérations sur sa femme Diotime] Après tout, ce n’était qu’une femme de fonctionnaire, fort présentable sans doute, mais privée néanmoins de cette culture supérieure que le pouvoir est seul à conférer, et il aurait eu le droit de prétendre à la fille d’un magnat américain ou d’un des premiers nobles d’Angleterre s’il avait voulu vraiment faire une fin. Il y avait des moments où il sentait remonter en lui la vieille rivalité des chambres de jeux, l’orgueil naïvement cruel des enfants ou l’effroi de l’enfant gâté que l’on mène pour la première fois à l’école communale, de sorte que sa passion grandissante lui semblait une menaçante flétrissure. Alors, quand il se replongeait dans ses affaires avec la supériorité glacée dont ne peut faire preuve qu’un esprit mort, puis revenu à la vie, la froide raison de l’argent, que rien ne pouvait souiller, lui semblait, comparée à l’amour, une puissance merveilleusement pure.

Mais cela signifiait simplement que le temps était venu pour lui où le prisonnier ne comprend pas comment il a pu se laisser ravir sa liberté sans se défendre à mort. Quand Diotime disait : « Que sont donc les événements du monde ? *Un peu de bruit autour de notre âme* !... », il sentait vaciller tout l’édifice de sa vie.

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Quelle est "La force majeure" dans l'existence selon vous, indépendamment de la définition qu'en a donné Clément Rosset ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Réfléchissez sur le titre du livre de Milan Kundera: "L'insoutenable légèreté de l'être", indépendamment de la vision de l'auteur ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

87. Moosbrugger danse. [...]

[Moosbrugger en prison] l’impression d’être étalé comme une vaste étendue d’eau miroitante que rien ne peut troubler, il l’avait maintenant presque sans cesse, même s’il lui manquait les mots pour l’exprimer.

Les mots dont il disposait, c’était : hm, hm, tiens ! tiens !

La table était Moosbrugger.

La chaise était Moosbrugger.

La fenêtre grillagée et la porte verrouillée étaient lui-même.

Ce n’étaient nullement là des pensées folles ou extraordinaires. Simplement, les élastiques n’étaient plus là. Derrière chaque chose et chaque créature, quand elles voudraient se rapprocher vraiment d’une autre, il y a un élastique qui se tend. Sinon, les choses pourraient bien finir par s’embrouiller un peu trop. Et il y a dans chaque geste un élastique qui vous empêche de faire pleinement ce qu’on voudrait. Maintenant, tout à coup, il n’y avait plus d’élastique. Ou bien était-ce seulement ce sentiment d’être entravé comme par des élastiques qui n’existait plus ? [...]

Il était simplement dedans et dehors à la fois. [...]

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

96. Le Grand-écrivain, vu de face. [...]

De nos jours, le financier ambitieux se trouve dans une situation difficile. S’il veut être sur un pied d’égalité avec les antiques puissances de l’Être, il lui faut rattacher son activité à de grandes idées. Mais de grandes idées auxquelles on croirait sans réserve, il n’en existe plus : notre sceptique présent ne croit plus ni en Dieu, ni en l’Humanité, il n’a plus de respect pour les couronnes ni pour la morale ; ou il croit en tout cela à la fois, ce qui revient au même. C’est ainsi que le commerçant à qui la grandeur est aussi indispensable qu’une boussole, a dû recourir à ce tour de passe-passe démocratique qui consiste à remplacer l’efficacité non mesurable de la grandeur par la grandeur mesurable de l’efficacité. N’est grand désormais que ce qui passe pour tel ; cela signifie aussi qu’en fin de compte sera grand tout ce qu’une publicité bien entendue proclame tel, et il n’est pas donné à tout le monde d’avaler sans difficulté ce noyau des noyaux de notre temps. [...]

Comment définir le bien ?

106. Quel est l’objet de la foi de l’homme moderne : Dieu, ou le Directeur de la firme Univers ? Arnheim hésite à répondre. [...]

Mais Paul Arnheim s’avancerait alors et dirait au Seigneur : « Seigneur, à quoi bon ? L’égoïsme est la plus sûre qualité de la vie humaine. Avec son aide, l’homme politique, le soldat et le roi ont ordonné ton monde par la ruse et la contrainte. C’est la mélodie même de l’homme : Toi et moi devons l’avouer. Abolir la contrainte, ce serait affaiblir l’ordre ; rendre l’homme capable de grandes choses bien qu’il soit un bâtard, tel est notre premier devoir ! » En disant cela, Arnheim eût souri modestement à son Seigneur, dans une attitude pleine de calme, afin que l’on n’oubliât pas combien il est important pour tout homme de reconnaître avec humilité les grands mystères. Puis, il aurait poursuivi son discours : « Mais l’argent n’est-il pas un moyen de traiter les relations humaines aussi sûr que la violence, et ne nous permet-il pas de renoncer au trop naïf usage de celle-ci ? Il est de la violence spiritualisée ; une forme particulière, souple, raffinée, créatrice, de la violence. Les affaires ne se fondent-elles pas sur la duperie et l’exploitation, la ruse et la contrainte, mais civilisées, transférées entièrement à l’intérieur de l’homme, travesties en liberté ? Le capitalisme, en tant qu’organisation de l’égoïsme selon la hiérarchie des capacités de s’enrichir est l’ordre le plus parfait et cependant le plus humain que nous ayons pu constituer à Ta gloire ; l’activité humaine ne comporte pas de mesure plus précise ! » Et Arnheim aurait conseillé au Seigneur d’organiser le Règne millénaire sur des principes commerciaux et d’en confier l’administration à un grand homme d’affaires, à condition, bien entendu, qu’il disposât d’une vaste culture philosophique. Pour ce qui est enfin de la religiosité pure, il faut avouer qu’elle a toujours eu à souffrir et qu’une direction commerciale, si l’on songe à l’incertitude des années héroïques, lui offrirait toujours de grands avantages.

Ainsi aurait parlé Arnheim, car une voix profonde lui disait clairement qu’on pouvait aussi peu renoncer à l’argent qu’à la raison et à la morale. Mais une autre voix, également profonde, lui disait non moins clairement que l’on devait hardiment renoncer à la raison, à la morale et à tout le rationalisme de l’existence. C’était précisément dans les instants de vertige où il n’éprouvait plus d’autre besoin que celui de se précipiter, satellite errant, dans la masse solitaire de Diotime, que cette voix l’emportait presque. Alors, la croissance des pensées lui semblait aussi étrangère à lui-même, aussi peu intérieure que celle des ongles et des cheveux. Une vie morale lui semblait une vie morte, et une aversion cachée pour l’ordre et la morale le faisait rougir. Il en allait d’Arnheim comme de sa propre époque. Celle-ci adore l’argent, l’ordre, le savoir, le calcul, les mesures et les pesées, c’est-à-dire, somme toute, l’esprit de l’argent et de sa famille, en même temps qu’elle les déplore. Tandis que nos contemporains manient le marteau et la règle à calcul pendant les heures de travail et se conduisent en dehors d’elles comme une horde de gamins entraînés d’une extravagance dans l’autre sous la pression du « Et maintenant, qu’est-ce qu’on fait ? » qui n’est au fond que l’expression d’un amer dégoût, ils ne peuvent se délivrer d’une voix persistante et secrète qui les exhorte à la conversion. À cette voix, ils appliquent le principe de la division du travail en entretenant des intellectuels spécialisés dans ce genre de pressentiments et de jérémiades intérieures : pénitents et confesseurs de leur temps, absolveurs de profession, prophètes et prédicateurs de carême en littérature, qu’il est toujours précieux de savoir là quand on n’a pas la possibilité, personnellement, de vivre selon leurs principes ; et c’est à peu près le même genre de rançon morale que représentent les phrases et les subventions que l’État engloutit chaque année dans des institutions culturelles sans fond.

On retrouvait cette division du travail jusque chez Arnheim lui-même. Lorsqu’il était assis dans son bureau directorial à contrôler un calcul de rendement, il eût rougi de penser autrement qu’en technicien et en homme d’affaires ; mais aussitôt que l’argent de sa firme n’était plus en jeu, il eût rougi de ne plus penser de la façon contraire, et de ne pas proclamer qu’il fallait donner à l’homme la possibilité de s’élever autrement que par les chemins sans issue de la régularité, des prescriptions, des normes et autres choses semblables, dont les résultats sont parfaitement dépourvus d’intériorité et profondément superficiels. Il n’y a pas de doute que cet autre chemin est ce que l’on nomme la religion. Arnheim avait écrit plusieurs livres sur ce thème. Dans ces livres, il avait nommé également cet autre chemin : le mythe, le retour à la simplicité, le royaume de l’âme, la spiritualisation de l’économie, l’essence de l’acte et autres formules analogues, car le problème avait de multiples aspects ; pour parler précisément, il avait exactement autant de faces qu’Arnheim s’en découvrait lorsqu’il s’examinait avec désintéressement, comme doit le faire un homme qui a devant lui de grands devoirs. Mais c’était évidemment son destin qui voulait que cette division du travail, à l’heure de la décision, fît faillite. Dans l’instant où il éprouvait le besoin d’être aussi grand, aussi entier que les figures des premiers âges, aussi insouciant que seuls peuvent l’être les vrais aristocrates, aussi intégralement religieux que l’exige, quand on la comprend profondément, l’essence de l’amour, dans l’instant où, sans aucun égard pour son pantalon et son avenir, il voulait se jeter aux pieds de Diotime, une voix le retenait. C’était, réveillée au mauvais moment, la voix de la raison, ou, comme il se le disait avec irritation, celle du calcul et de l’avidité qui s’oppose constamment, aujourd’hui, à l’édification d’une vie haute, au mystère du sentiment. [...]

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

La fête est-elle toujours un gaspillage ?

Le besoin est-il l'origine du travail ?

La division du travail sépare-t-elle les hommes ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

116. Les deux arbres de la vie. Ulrich réclame la création d’un Secrétariat général de l'Âme et de la Précision. [...]

A ce moment-là, une fois de plus, Ulrich interprétait à sa manière les mots violence et amour. Le mot violence contenait tous ses penchants au mal et à la dureté ; il était l’effluence de toute conduite sceptique, objective, lucide. Sans doute un certain goût de la violence froide et brutale avait-il joué jusque dans le choix de sa profession, si bien qu’Ulrich n’était peut-être pas devenu mathématicien sans quelque intention de cruauté. Tout cela était touffu comme le feuillage d’un arbre qui dissimule le tronc lui-même. D’autre part, lorsqu’on ne parle pas simplement de l’amour dans le sens courant du mot, mais qu’en l’entendant on aspire à un état qui se distingue, jusque dans les moindres atomes de notre corps, de la misère du non-amour, lorsqu’on se sent à la fois doué et dépourvu de toutes les qualités, lorsqu’on a constamment l’impression que c’est « toujours la même histoire », les mêmes événements qui se reproduisent, parce que la vie (pleine à craquer de la fierté de sa présence « ici et maintenant », mais en fin de compte si incertaine, si parfaitement irréelle !) se précipite immanquablement dans les deux ou trois douzaines de moules à cake qui constituent la réalité, lorsqu’on estime que manque un morceau à tous les cercles dans lesquels nous tournons, que de tous les systèmes que nous avons institués, aucun ne possède le secret du repos, alors, toutes ces choses qui semblent si différentes se confondent elles aussi comme les branches d’un arbre qui dissimulent de toutes parts le tronc.

Sa vie grandissait ainsi, divisée selon ces deux arbres. Il ne pouvait pas dire à quel moment elle était entrée dans l’ombre de l’arbre au dur grillage, mais cela s’était produit très tôt : déjà ses prématurés desseins napoléoniens trahissaient l’homme qui considère la vie comme une tâche imposée à son activité et à sa mission. Ce besoin d’attaquer la vie et de la dominer avait toujours été très visible en Ulrich, qu'il apparut sous la forme d'un refus de l'ordre établi, de l’aspiration changeante à un ordre nouveau, d’une exigence morale, logique, ou simplement du besoin de conserver son corps en forme. Tout ce qu’Ulrich avait appelé, au cours des années, essayisme, sens de la possibilité, précision imaginaire par opposition à la précision pédante ; tout ce qu’il avait souhaité : que l’on inventât l’histoire, que l’on vécût l’histoire des idées au lieu de l’histoire universelle, que l’on prît possession de ce que l’on ne peut pas entièrement réaliser, et que finalement l’on vécût peut-être comme si l’on n’était pas un être humain, mais le personnage d’un livre, dépouillé de tout l’inessentiel, afin que le reste du monde formât une magique unité - toutes ces variantes de ses pensées que leur exceptionnelle intransigeance rendait vraiment hostiles à la réalité, avaient ceci de commun qu’elles voulaient agir sur la réalité avec une évidente et implacable ardeur.

Plus difficiles à distinguer, parce que plus proches de l’ombre et du rêve, étaient les éléments de l’autre arbre dans l’image duquel sa vie se reflétait. A la base, il y avait sans doute le profond souvenir d’une relation enfantine avec le monde, de confiance et d’abandon ; et ce sentiment s’était prolongé dans l’intuition d’avoir aperçu un jour une terre immense, réduite plus tard à un peu de terreau dans le pot de fleurs où la morale cultive ses minables plantes. Sans aucun doute, l’histoire malheureusement un peu ridicule de la majoresse représentait l’unique essai de développement intégral qui eût été tenté dans la douce part d’ombre de son être ; mais cet essai marquait aussi le début d’une réaction qui n’en finissait plus. Depuis, les feuilles et les branches de l’arbre poussaient de tous côtés à la surface, mais le tronc demeurait caché, et seuls ces rares signes laissaient deviner qu’il était encore présent. Peut-être cette moitié inactive de son être s’était-elle manifestée surtout dans la conviction involontaire que l’utilité de la moitié active et remuante était toute provisoire, conviction qu’elle projetait sur celle-ci comme une ombre. Dans tout ce qu’il entreprenait (dans les passions du corps comme dans celles de l’esprit), Ulrich s’était senti prisonnier de préparatifs, toujours insuffisants ; avec les années, le sentiment de la nécessité s’était épuisé dans sa vie comme l’huile dans une lampe. Son évolution s’était évidemment scindée en deux voies, l’une exposée en plein jour et l’autre obscure et fermée au trafic. L’état de stagnation morale dans lequel il se trouvait et qui l’oppressait depuis longtemps plus peut-être que de raison, ne pouvait provenir que de ce qu’il n’avait jamais réussi à fondre ces deux voies en une.

Maintenant, se souvenant que l’impossibilité de leur fusion s’était manifestée à lui, les derniers temps, dans la tension entre la littérature et la réalité, entre les comparaisons et la vérité, Ulrich reconnut brusquement qu’il y avait là infiniment plus qu’une simple inspiration de hasard surgie de ces dialogues, embrouillés comme des chemins sans but, qu’il avait eus récemment avec les interlocuteurs les moins aptes à le comprendre. Si loin qu’on remonte dans l’histoire, on retrouve ces deux attitudes fondamentales, l’une régie par la métaphore, l’autre par le principe d’identité. Le principe d’identité est la loi de la pensée et de l’action lucides ; il se manifeste aussi bien dans la conclusion inattaquable d’un raisonnement que dans le cerveau d’un maître chanteur poussant sa victime devant lui pas à pas ; c’est une loi qu’impose la misère de notre vie, à laquelle nous succomberions si les relations n’y pouvaient prendre une forme univoque. La métaphore, au contraire, est le mode d’association des images qui règne dans le rêve ; c’est la souple logique de l’âme, à quoi correspond dans les intuitions de l’art et de la religion la parenté de toutes les choses. Les penchants et les aversions ordinaires aussi bien, l’assentiment et le refus, l’admiration, la subordination, la domination, l’imitation et leurs contraires, ces diverses relations de l’homme à l’homme et de l’homme à la nature, qui ne sont pas encore et ne seront peut-être jamais purement objectives, ne peuvent être saisies autrement que par métaphore. Ce que l’on appelle l’humanité supérieure sans doute qu’une tentative pour fondre ensemble, après les avoir prudemment séparées, ces deux grandes moitiés de la vie que sont la métaphore et la vérité. Mais quand, dans une métaphore, on dissocie tout ce qui pourrait être vrai de ce qui n’est qu’écume, on ne fait d’ordinaire que gagner un peu de vérité en détruisant toute la valeur de la métaphore. Cette dissociation peut avoir été inévitable dans l’évolution intellectuelle, mais elle a eu le même effet que lorsqu’on met [à] bouillir une substance pour l’épaissir : l’évaporation, en cours d’opération, du meilleur d’elle-même. De nos jours, on a parfois l’impression très forte que les notions et les règles morales ne sont que des métaphores recuites autour desquelles flottent les intolérables relents de cuisine de l’humanitarisme. [...]

122. Le retour [...]

Ulrich sentit qu’il lui fallait enfin se décider : ou bien vivre comme tout le monde pour un but accessible, ou bien prendre ces « impossibilités » au sérieux. [...]

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Que peut-on trouver "Quelque part dans l'inachevé", indépendamment de la réflexion menée sur le thème par Vladimir Jankelevitch ?

Toute violence est-elle sans raison ?

Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Pourquoi un acte est moral ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

Interprète-t-on à défaut de connaître ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Peut-on se fier à l'intuition ?

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

L'art peut-il manifester la vérité ?

L'art sait-il montrer ce que le langage ne peut pas dire ?

L'oeuvre d'art peut elle nous apprendre quelque chose ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

Choisit-on d’être artiste ?

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

121. L’explication. [...]

[Arnheim s’adressant à Ulrich] « Vous avez parlé d’une vie qu’il faudrait en quelque sorte laisser en suspens, à l’instar des métaphores qui flottent toujours entre deux mondes. Outre cela, vous avez dit à votre cousine différentes choses extrêmement captivantes. Je serais très chagriné que vous me preniez pour une espèce de militariste prussien des affaires, incapable de rien comprendre à ces choses-là. Mais vous dites, par exemple, que notre réalité et notre histoire ne naissent que de la part indifférente de nous-mêmes. Est-ce à dire que l’on devrait renouveler les formes et les types d’événements et que d’ici là, selon vous, ce qui peut arriver à Pierre, Jacques ou Jean est à peu près indifférent ?

- J’entends, répondit Ulrich avec prudence et contre son gré, que notre histoire rappelle une étoffe qui serait produite en grandes quantités selon une technique très parfaite, mais avec des motifs anciens dont l’évolution n’intéresse plus personne.

- Autrement dit, poursuivit Arnheim, si je vous comprends bien, l’état présent, et sans nul doute insatisfaisant, du monde proviendrait de ce que les chefs croient devoir lire l’histoire universelle au lieu de consacrer toute l’énergie humaine à imprégner d’idées les sphères de la puissance. On pourrait comparer cela plus précisément encore, peut-être, avec l’attitude d’un fabricant qui produit sans relâche, à l’aveuglette, et suit le marché au lieu de l’orienter ! Vous voyez donc que vos idées me touchent de près. C’est précisément pourquoi vous comprendrez que ces idées ont parfois sur moi, dans la mesure où je suis un homme qui ne cesse de devoir prendre des décisions capables de déclencher de très vastes mouvements d’affaires, un effet presque monstrueux ! Par exemple, quand vous demandez de renoncer à la signification réelle de notre action ; au caractère “provisoirement définitif de nos actes, comme dit si délicieusement notre ami Leinsdorf. Vous savez bien qu’il est impossible d’y renoncer totalement ! [...]

[...]

122. Le retour. [...]

[Ulrich à lui-même] « C’est grâce à une sorte de perspective intellectuelle, de raccourcissement des distances, songea-t-il, qu’est possible cette paix des soirs qui, en s’étendant d’un jour à l’autre jour, donne le sentiment durable d’une vie en accord avec elle-même. Dans la plupart des cas, la condition préalable du bonheur n’est certes pas de résoudre les contradictions, mais de les faire disparaître comme se referment les trouées d’une longue avenue. De même que partout les relations visibles se déplacent pour l’œil de telle manière que se forme une image saisissable par lui où les choses proches, imminentes, paraissent grandes, mais où, plus loin, même les choses énormes semblent petites et le tout, enfin, s’arrondit et se polit parfaitement, de même les relations invisibles sont déplacées par l’intelligence et le sentiment de telle manière que se forme inconsciemment quelque chose à l’intérieur de quoi on se sent maître chez soi. C’est précisément cette opération, pensa Ulrich, que je ne réussis pas comme il le faudrait. »

Peut-on percevoir sans juger ?

Interprète-t-on à défaut de connaître ?

Un instant, [Ulrich] reste arrêté par une grande flaque qui lui barrait le chemin. Peut-être fusse cette marre à ses pieds, peut-être aussi les arbres nus comme des balais à ses côtés qui évoquèrent soudain une rue de village et éveillèrent en lui cette monotonie de l’âme, hésitant entre la plénitude et la futilité, qui est particulière à la campagne et qui, depuis sa première fugue de jeunesse, l’avait incité plus d’une fois à en refaire l’essai. « Tout devient si simple ! songea-t-il. Les sentiments s’assoupissent, les pensées se détachent les unes des autres comme les nuages après le mauvais temps, et tout d’un coup l’âme redevient un beau ciel vide et bleu ! Qu’une vache, maintenant, rayonne au bord de la route, face à ce ciel : l’événement est si pénétrant qu’on dirait qu’il n’y a rien d’autre au monde ! Qu’un nuage, pérégrinant, fasse de même sur toute la contrée : l’herbe s’assombrit ; un instant plus tard elle étincelle d’humidité ; il ne s’est rien passé d’autre, et c’est pourtant comme une traversée d’un rivage à l’autre d’une mer ! Un vieil homme perd sa dernière dent : ce petit incident fait dans la vie de tous ses voisins une coupure à laquelle ils peuvent rattacher leurs souvenirs ! Les oiseaux chantent tous les soirs au-dessus du village et toujours de la même façon, lorsque vient le silence qui suit le coucher du soleil ; c’est chaque fois un événement nouveau, comme si le monde n’avait pas sept jours d’âge ! À la campagne, les dieux descendent encore vers les hommes, pensa-t-il, on est encore quelqu’un, on vit encore quelque chose ; en ville, où il y a mille fois plus d'événements, on n’est plus en état de les rattacher à soi-même : ainsi commence la progressive abstraction de la vie dont on parle tant… »

Tout en songeant ainsi, il savait que cette évolution donne à la puissance de l’homme une extension mille fois plus grande ; même si elle la dilue dix fois dans les détails, elle l’agrandit encore cent fois dans l’ensemble. Il n’envisageait donc pas sérieusement un quelconque retour en arrière. Il lui vint tout à coup à l’esprit (c’était une de ces pensées apparemment déplacées et abstraites qui prenaient souvent dans sa vie une signification si immédiate), que la loi de cette vie à laquelle on aspire quand on est surchargé de tâches et que l’on rêve de simplicité, n’était pas autre chose que la loi de la narration classique ! De cet ordre simple qui permet de dire : « Quand cela se fut passé, ceci se produisit ! » C’est la succession pure et simple, la reproduction de la diversité oppressante de la vie sous une forme unidimensionnelle, comme dirait un mathématicien, qui nous rassure ; l’alignement de tout ce qui s’est passé dans l’espace et long d’un fil, ce fameux « fil du récit » justement, avec lequel finit par se confondre le fil de la vie. Heureux celui qui peut dire « lorsque », « avant que » et « après que » ! Il peut bien lui être arrivé malheur, il peut s’être tordu dans les pires souffrances : aussitôt qu’il est en mesure de reproduire les événements dans la succession de leur déroulement temporel, il se sent aussi bien que si le soleil lui brillait sur le ventre. C’est ce dont le roman a tiré habilement profit : le voyageur peut chevaucher à travers les campagnes sous des trombes d’eau ou faire craquer la neige sous ses semelles par moins vingt degrés, le lecteur se sent à son aise. Ce serait assez difficile à comprendre si cet éternel tour de passe-passe de l’art narratif, à quoi même les nourrices recourent pour calmer les enfants, si cette « perspective de l’intelligence », ce « raccourcissement des distances » ne faisaient déjà partie intégrante de la vie. La plupart des hommes sont, dans leur rapport fondamental avec eux-mêmes, des narrateurs. Ils n’aiment pas la poésie, ou seulement par moments. Même si quelques « parce que » et « pour que » se mêlent ici et là au fil de la vie, ils n’en ont pas moins en horreur toute réflexion qui tente d’aller au-delà. Ils aiment la succession bien réglée des faits parce qu’elle a toutes les apparences de la nécessité, et l’impression que leur vie suit un « cours » est pour eux comme un abri dans le chaos. Ulrich s’apercevait maintenant qu’il avait perdu le sens de cette narration primitive à quoi notre vie privée reste encore attachée bien que tout, dans la vie publique, ait déjà échappé à la narration et, loin de suivre un fil, s’étale sur une surface subtilement entretissée. [...]

La beauté est elle promesse de bonheur ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Le temps est-il un processus linéaire ?

Ne peut-on être heureux qu'au passé ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Exister, est-ce profiter de l’instant présent ?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

TROISIÈME PARTIE

VERS LE RÈGNE MILLÉNAIRE OU LES CRIMINELS [...]

10. Suite de l’excursion à la Schwedenschanze. La morale du deuxième pas. [...]

- Ne regrettes-tu jamais ce que tu fais ? demanda Agathe rapidement. J’ai l’impression que tu ne regrettes jamais rien. D’ailleurs, tu as dit toi-même quelque chose comme ça.

- Mon Dieu ! répondit Ulrich qui allongeait de nouveau le pas, dans tout moins il y a un plus. Peut-être ai-je dit en effet quelque chose comme ça, mais il ne faut pas tout prendre au pied de la lettre.

- Dans tout moins un plus ?

- Dans toute mauvaise chose, quelque chose de bon. Ou du moins dans beaucoup de mauvaises choses. D’ordinaire il se cache dans toute variante humaine « moins », une variante « plus » méconnue : voilà probablement ce que j’ai voulu dire. Quand tu regrettes quelque chose, tu peux trouver dans l’acte même du regret la force de faire quelque chose de bien dont tu n’aurais pas été capable autrement. Ce n’est jamais ce qu’on fait qui est décisif, mais toujours ce qu’on fait après ! [...]

Ressentir l'injustice m'apprend-il ce qui est juste ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Avons nous le choix d'être libre ?

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Comment définir le bien ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Pourquoi un acte est moral ?

Pouvons-nous avoir "La conscience tranquille" de nos jours, indépendamment de la réflexion menée sur ce thème par Plutarque, il y a bientôt 20 siècles ?

ils étaient arrivés sur une colline dont il avait fait le but de leur promenade, et ils s’avancèrent jusqu’au bord. C’était une puissante élévation de terrain que la légende rattachait à un siège des Suédois pendant la guerre de Trente Ans, parce qu’elle avait l’air d’un fort, bien qu’elle fût beaucoup trop grande pour cela : un vert bastion de la nature, sans arbres ni taillis, qui, du côté de la ville, formait une haute falaise blanche. Un espace de collines, profond et vide, entourait ce lieu : nul village, nulle maison n’étaient visibles, rien que l’ombre des nuages et des herbages gris. Ulrich fut de nouveau saisi par ce lieu dont il avait des souvenirs de jeunesse : la ville était toujours loin dans la profondeur, anxieusement serrée autour de quelques églises qui semblaient des poules avec leurs petits, de sorte qu’on éprouvait involontairement le désir de les atteindre d’un bond, de sauter parmi eux ou de les prendre entre ses doigts comme un géant. « Ces aventuriers suédois ont dû éprouver une émotion merveilleuse quand, après des semaines de cheval, ils ont atteint ce point et, descendus de leur selle, aperçu pour la première fois leur proie ! dit-il après avoir expliqué à sa sœur Ia signification de l’endroit. Le poids de la vie, ce découragement qui pèse en secret sur nous à l’idée que nous devons tous mourir, que tout est si bref et probablement si vain, ne se détache de nous, finalement, qu’en ces instants !

- En quels instants, dis-tu ? » demanda Agathe.

Ulrich ne sut que répondre. Au fond, il ne voulait pas répondre. Il se souvenait que, jeune homme, il avait toujours éprouvé à cet endroit le besoin de serrer les dents et de se taire. Finalement, il répondit : « Dans les instants aventureux où le flux des événements nous emporte : somme toute, dans les instants dépourvus de sens ! » [...]

Pourtant, lorsqu’il avait affirmé sans plus réfléchir qu’il regrettait sa vie, il y avait eu quelque chose de juste dans son propos. Parfois, il rêvait d’être entortillé dans des événements comme on l’est dans un combat de lutte, et que ces événements fussent absurdes ou criminels, peu importait, pourvu qu’ils fussent authentiques. Définitivement authentiques, débarrassés de cet aspect provisoire prolongé qu’ils ont tant que l’homme reste supérieur à ce qu’il vit. « Oui, authentiques et définitifs en soi », se dit Ulrich qui cherchait sérieusement le terme exact ; [...]

- Dieu merci ! s’écria Ulrich. Chaque fois que je considère ta jeunesse, ta beauté, ta force, et que je t’entends dire que que tu n’as aucune énergie, je me réjouis ! Notre époque ruisselle suffisamment d’énergie. On ne veut plus voir que des actes, et nulle pensée. Cette terrible énergie provient de ce que l’on n’a plus rien à faire. Intérieurement, je veux dire. Mais en fin de compte, même extérieurement, l’homme ne fait que répéter toute sa vie un seul et même acte : il entre dans une profession, puis y progresse. Je crois que nous retrouvons ici la question que tu m’as posée dehors. Il est si simple d’avoir la force d’agir, et si malaisé de trouver un sens à l’action ! Très peu de gens, aujourd’hui, le comprennent. C’est pourquoi les hommes d’action ressemblent à des joueurs de quilles qui emprunteraient des poses à la Napoléon pour renverser neuf machins de bois ! Je ne serais même pas surpris qu’ils finissent par en venir violemment aux mains, simplement pour voir passer par-dessus leur tête ce mystère incompréhensible : que toutes les actions du monde ne suffisent jamais ! » II avait commencé à parler avec passion, puis était redevenu songeur et se tut même un instant. Finalement, il se contenta de lever les yeux en souriant : « Tu m’expliques que si j’exigeais de toi un effort moral, tu me décevrais. Je t’explique que si tu exigeais de moi des conseils de morale, c’est moi qui te décevrais. Je pense que nous n’avons rien de précis à exiger les uns des autres, je veux dire nous tous ; en fait, nous n’avons pas à attendre des actes les uns des autres, mais à créer d’abord leurs prémisses : tel est mon sentiment ! [...]

Chaque fois que j’ai dû participer à une entreprise commune, à quelque aventure bien humaine, je me suis trouvé comme celui qui sort du théâtre avant le dernier acte, pour prendre un peu l’air, et, apercevant le grand vide obscur avec toutes ses étoiles, abandonne chapeau, pardessus et tragédie pour s’en aller. » [...]

Qu'est-ce qui a du sens ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Réfléchissez sur "La condition de l'homme moderne" aujourd'hui en 2018, indépendamment de la définition qu'en a donné Hannah Arendt en 1958

12. Conversations sacrées. Suite variée. [...]

[Ulrich] repartit aussitôt : « Il n’est aucun besoin d’être un saint pour faire une expérience analogue ! Simplement assis sur un arbre foudroyé ou sur un banc dans la montagne et contemplant un troupeau de vaches au pâturage, on peut n’éprouver rien de moins que si l’on était transporté d’un coup dans une autre vie ! On s’oublie et en même temps on se retrouve : toi-même en as déjà parlé. [...]

« D’ordinaire, un troupeau n’est à nos yeux que de la viande de bœuf qui paît. Ou un sujet pittoresque sur un bel arrière-plan. Ou bien, on n’y fait presque pas attention. Les troupeaux de vaches sur les sentiers de montagnes font partie desdits sentiers, et l’on ne comprendrait ce qu’on éprouve à leur vue que s’il se trouvait à leur place une horloge régulatrice ou une maison de rapport. Généralement, on réfléchit s’il faut rester assis ou debout ; on se plaint des mouches qui bourdonnent autour du troupeau ; on s’assure qu’il n’y a pas un taureau au milieu ; on se demande où le sentier conduit : innombrables petites intentions, petits soucis, petits calculs, petites perceptions qui forment comme le papier sur lequel se peint l’image du troupeau. On ne pense pas au papier, on voit seulement le troupeau dessus…

- Et soudain le papier se déchire !

- C’est cela. Ou plutôt : quelque tissu habituel en nous se déchire. Alors, plus rien de comestible ne broute ; plus rien de pictural ; plus rien ne nous barre le chemin. Tu ne peux même plus former les mots *paître* ou *brouter*, parce qu’il y faudrait une quantité de notions pratiques, utilitaires, que tu as perdues tout d’un coup. Ce qui reste à la surface pourrait être décrit plutôt comme un ondoiement d’émotions, montant et descendant, ou respirant et flamboyant, comme s’il remplissait tout le champ de la vision sans avoir aucun contour précis. Il va de soi qu’on trouve encore dans cet ondoiement d’innombrables perceptions isolées, couleurs, cornes, mouvements, odeurs, tout ce qui fait partie du réel ; mais, si on les note encore, on ne les reconnaît plus. Je dirais que ces détails sont débarrassés de l’égoïsme grâce auquel ils attiraient notre attention, qu’ils sont liés les uns aux autres fraternellement et, au sens propre du mot, intimement. Naturellement, plus question de surface ; on ne sait comment, toutes choses ont perdu leurs limites et sont passées en toi. »

Agathe reprit avec vivacité la description : « Tu n’as plus qu’à remplacer l’égoïsme des détails par l’égoïsme des hommes, s’écria-t-elle, pour trouver ce qu’il est si difficile d’exprimer : *Aime ton prochain* ! ne signifie pas *Aime-le tel que tu es*, mais définit une sorte d’état de rêve !

- Tous les principes de la morale, confirma Ulrich, définissent une sorte d’état de rêve qui, pour peu qu’on essaie de l’enfermer dans des règles, s’évapore aussitôt !

- Alors, somme toute, il n’y a plus ni Bien ni Mal, seulement la foi… ou le doute ! » s’écria Agathe qui semblait comprendre parfaitement, maintenant, l’état premier, autonome et puissant, de la foi, et non moins parfaitement sa dégradation dans la morale, cette perte dont son frère lui avait parlé quand il disait que la foi ne pouvait être vieille d’une heure.

« Oui, à l’instant où l’on échappe à la vie inessentielle, toutes choses inaugurent de nouvelles relations mutuelles, ajouta Ulrich. On pourrait presque dire qu’il n’est plus entre elles aucune relation. Car cette relation nouvelle est absolument inconnue, nous n’en avons pas la moindre expérience, et toutes les autres sont abolies ; mais celle-ci est si évidente, en dépit de son obscurité, qu’il est impossible de la nier. Elle est intense, mais insaisissable. Évoquons-la encore autrement : d’ordinaire, quand on regarde quelque chose, le regard est comme un bâtonnet ou un fil tendu à chaque extrémité duquel s’appuient d’un côté l’œil et de l’autre l’objet regardé, et on ne sait quelle grande trame de ce genre appuie chaque seconde ; alors qu’il y a plutôt, dans cette nouvelle relation, quelque chose de douloureusement doux qui tient séparés les rayons du regard.

- On ne possède plus rien au monde, on ne tient plus rien. On n’est plus tenu par rien, dit Agathe. Tout est pareil à un grand arbre dont aucune feuille ne bouge. Dans cet état, on ne peut rien faire de vil.

- On dit que rien ne peut se produire, dans cet état, qui ne soit en accord avec lui, reprit Ulrich. Un désir d’abandon à cet état est l’unique motif, l’unique forme, l’amoureuse détermination de tout acte et de toute pensée qui se produisent en son sein. Il est quelque chose d’infiniment tranquille et d’infiniment vaste, et tout ce qui se passe en lui accroît sa signification régulièrement, tranquillement grandissante. S’il ne l’accroît pas, c’est le mal, mais le mal ne peut pas se produire, parce qu’à l’instant même le silence et la clarté se déchirent et l’état merveilleux se dissout. » [...]

La beauté est elle promesse de bonheur ?

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d'être belle ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

19. Sus à Moosbrugger [...]

En chemin, Ulrich s’étonna d’être resté si longtemps sans penser à Moosbrugger et d’y être toujours ramené par Clarisse, alors que cet homme, naguère, avait occupé presque constamment ses pensées. Même dans l'obscurité où Ulrich marchait, entre le terminus du tramway et la maison de ses amis, il n’y avait pas de place pour ce fantôme ; le vide où il était apparu s’était refermé. Ulrich le constata avec satisfaction et avec cette légère incertitude sur soi qui succède toujours aux changements dont l’importance est plus visible que les causes. [...]

[...]

22. Où l’on passe de la critique de Koniatowski concernant le principe de Danielli au péché originel, et du péché originel au mystère affectif de la sœur. [...]

« Le sentiment est assez rare. Préserver du froid une certaine température du sentir, c’est probablement ménager la chaleur nécessaire à l’incubation sans laquelle il n’y a pas d’évolution spirituelle. Quand un homme est arraché à la confusion des intentions intelligentes qui l’embarrassent de mille objets étrangers, quand il est transporté pour quelques instants dans un état de désintéressement absolu, par exemple quand il écoute de la musique, il rejoint presque l’état des fleurs sur lesquelles passent la pluie et les rayons du soleil. » Il allait ajouter qu’il y avait dans les pauses et le repos de l’esprit humain une éternité plus éternelle que dans son activité ; mais il avait pensé tantôt « sentiment », tantôt « expérience », ce qui entraînait une contradiction. Car il y avait aussi des expériences de la volonté ! Il y avait aussi des expériences d’action à l’apogée ! Sans doute pouvait-on admettre que chacune de ces expériences, lorsqu’elle atteint son plus grand rayonnement d’amertume, n’est plus que sentiment : mais la contradiction serait alors que l’état du sentir, dans sa plus grande pureté, serait un repos, un retombement de l’activité ! Ou n’y avait-il pas contradiction malgré tout ? Existait-il un ordre merveilleux selon lequel la plus haute activité, en son centre, serait immobilité ? Il apparut que cette suite d’inspirations constituait moins une arrière-pensée qu’une pensée indésirable : car Ulrich, dans une brusque réaction contre la tournure sentimentale qu’avaient prise les considérations dans lesquelles il s’était engagé, les rétracta. Il n’avait nullement l'intention de méditer sur certains états, ni, lorsqu’il réfléchissait sur les sentiments, d’en devenir lui-même la proie.

Aussitôt, il lui vint à l’esprit que ce qu’il avait visé pouvait s’exprimer admirablement et sans périphrases par l’actualité vaine ou par l'éternelle instantanéité de la littérature. Celle-ci a-t-elle un résultat ? Ou bien elle est un énorme détour de l’expérience vécue à l’expérience vécue et revient alors sur elle-même, ou bien elle est la quintessence d’états d’excitation dont ne procède jamais rien de défini. « Sans qu’on le veuille, pensa-t-il, une mare vous donne plus souvent et plus fortement qu’un océan l’impression de la profondeur, pour la bonne raison qu’on a plus facilement l’expérience de la mare que celle de l’océan. » Il lui semblait qu’il en allait de même pour le sentiment, que la même raison expliquait qu’on prît si volontiers les sentiments banals pour les profonds. Le goût que l’on a du sentir plus que du sentiment, signe distinctif de tous les émotifs, de même que le désir de « faire sentir » commun à toutes les institutions au service du cœur, aboutissent à rabaisser le rang et l’essence des sentiments au profit de leur apparition fugace et personnelle, et conduisent finalement à cette platitude, à cet arrêt de l’évolution, à cette insignifiance totale dont nous ne manquons pas d’exemples généraux. « Bien entendu, pensa Ulrich pour compléter sa remarque, une telle conception ne peut que choquer tous ceux qui se sentent aussi à l’aise dans leurs sentiments que le coq dans ses plumes, et prétendent même encore, quand ils le peuvent, que l'éternité recommence avec chaque *personnalité* ! » Il avait une représentation assez claire d’une énorme inversion, d’une inversion à la mesure de l’humanité, mais il ne pouvait l’exprimer d’une manière satisfaisante parce que la structure en était sans doute trop complexe.

Tandis qu’il réfléchissait ainsi, il observait les tramways qui approchaient et il attendait celui qui pourrait le ramener aussi près que possible du centre. II voyait les gens monter et descendre, et son regard expert en techniques jouait distraitement avec les rapports de fonte et de forge, de laminage et de rivure, de construction et de travail d’atelier, d’évolution historique et de circonstances présentes qui avaient permis l’invention de ces baraques roulantes. « Pour finir, une délégation de l’administration des Tramways se rend à la fabrique de wagons et décide des boiseries, de la peinture, du capitonnage, de la place des mains courantes, des accoudoirs, des cendriers et ainsi de suite. Ce sont précisément ces détails, la couleur rouge ou verte des carrosseries, l’élan avec lequel ils grimpent sur le marchepied qui constituent, pour des milliers d’hommes, ce qu’ils conservent, la seule chose qui leur reste du génie et qui soit vécue par eux. Cela forme leur caractère, leur donne rapidité ou confort, leur fait voir dans les tramways rouges leur patrie et dans les bleus l’étranger, et constitue cette odeur de petits faits, impossible à méconnaître, qui s’attache aux vêtements des siècles. » Ainsi, on ne pouvait nier (et cela se rattachait d’un coup au cours principal des pensées d’Ulrich), que la vie elle-même débouche pour la plus grande part dans l’actualité insignifiante ou, si l’on veut recourir au langage technique, que les coefficients psychiques d’efficacité sont très faibles. [...]

C’est pourquoi il semblait aussi à Ulrich que ce qu’on appelle le changement, ou même le progrès des temps n’était qu’un mot pour exprimer qu’aucune tentative n’aboutit au point où elles devraient toutes s’unir, sur le chemin d’une conviction absolument totale, c’est-à-dire vers la possibilité d’un développement continu, d’une jouissance durable et de cette gravité de la grande beauté dont il ne tombe plus guère aujourd’hui qu’une ombre de temps en temps sur notre vie. [...]

Quand on résumait le tout, on n’était pas loin de penser qu’Ulrich croyait à la « Chute » et au « Péché originel ». Autrement dit, il eût admis volontiers qu’une modification essentielle s’était produite un jour ou l’autre dans la conduite de l’homme, comme quand l’amoureux retrouve son sang-froid : il voit alors « toute la vérité », mais quelque chose de plus vaste a été détruit, et la vérité n’est plus qu’un reste recousu tant bien que mal. Peut-être même était-ce vraiment le fruit de la « Connaissance » qui avait entraîné cette modification de l’esprit et expulsé la race humaine de son état originel, dont elle ne pourrait retrouver le chemin qu’après d’innombrables expériences et grâce à la sagesse que donne le péché. Ulrich croyait à ces histoires non pas telles qu’elles nous ont été transmises, mais telles qu’il les avait découvertes : il y croyait comme un calculateur qui, ayant sous les yeux le système de ses sentiments, conclut de l’impossibilité de les justifier séparément à la nécessité d’introduire une hypothèse imaginaire dont on ne peut que pressentir la nature. Ce n’était pas une bagatelle ! Il avait souvent fait des réflexions analogues, mais jamais encore il n’avait été dans le cas de devoir décider en l’espace de quelques jours s’il allait en faire dépendre sa vie. Un peu de sueur perla sous son chapeau et son col, et la proximité des passants qui le frôlaient l’excita. Ses pensées équivalaient à une rupture avec la plupart des relations de la vie : il ne se faisait pas d’illusions sur ce point. Aujourd’hui, l’homme vit partagé, et partiellement mêlé aux autres hommes : ce qu’on rêve dépend du rêve et de ce que les autres rêvent ; ce qu’on fait tient peut-être par soi-même, mais plus encore à ce que les autres font ; ce dont on est convaincu dépend de convictions dont on ne possède soi-même qu’une très petite part. Vouloir agir selon sa réalité pleine et entière est donc une exigence profondément irréelle. Ulrich lui-même avait été pénétré toute sa vie de l’idée qu’il fallait partager ses convictions, avoir le courage de vivre dans les contradictions morales, parce qu’on obtenait ainsi une productivité plus grande. Était-il au moins persuadé de ce qu’il pensait de la possibilité et de la signification d’une autre vie ? Pas le moins du monde ! Néanmoins, il ne pouvait empêcher ses sentiments de s’engager dans cette voie comme s’ils avaient devant eux les symptômes indubitables d’un fait attendu pendant des années.

Maintenant, il devait se demander de quel droit il en venait, tout comme un être amoureux de soi-même, à ne plus rien vouloir faire qui fût indifférent à son âme. Pareil désir contredit la mentalité activiste de l’homme d’aujourd’hui, et si des époques religieuses ont pu le connaître et le développer, il n’en a pas moins fondu comme l’aube sous la force grandissante du soleil. Ulrich sentait sur lui un parfum d’isolement et de douceur qui répugnait de plus en plus à ses goûts.

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Que peut-on trouver "Quelque part dans l'inachevé", indépendamment de la réflexion menée sur le thème par Vladimir Jankelevitch ?

Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Pourquoi un acte est moral ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

Interprète-t-on à défaut de connaître ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Peut-on se fier à l'intuition ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

C’est pourquoi il s’efforça, dès que ce fut possible, de rameuter ses pensées : il se représenta, peut-être pas tout à fait sincèrement, que la promesse d’un Règne millénaire qu’il avait faite si étrangement à sa sœur, si on l’envisageait raisonnablement, ne signifiait guère qu’une sorte d’œuvre de bienfaisance ; ses rapports avec Agathe exigeraient sans doute de lui une dépense de tendresse et de désintéressement dont il n’avait que trop perdu l’habitude. Il se rappela, comme on se rappelle le passage sur le ciel d’un nuage exceptionnellement translucide, certains instants de leur séjour en commun qui avaient eu ce caractère. « Peut-être le Règne millénaire naît-il de l’extension de cette force apparue d’abord entre deux individus à l’océan de la communauté universelle ? » se dit-il, un peu gêné. Il se référa de nouveau à l’« histoire de la majoresse » : négligeant les illusions amoureuses dont la puérilité avait été la cause de ses erreurs, il concentra toute son attention sur les douces sensations de bonté et d’adoration dont il s’était montré capable alors dans sa solitude. Sentir de la confiance et de l’inclination, vivre même pour un autre lui parurent devoir être un bonheur touchant jusqu’aux larmes, aussi beau que le flamboyant naufrage du jour dans le repos crépusculaire, mais, aussi, comme ce naufrage, quelque peu triste et assoupissant pour la pensée. Déjà, entre-temps, son projet lui apparaissait sous un jour comique, un peu comme la décision que prennent deux vieux célibataires d’habiter ensemble. A ces oscillations de la rêverie, il sentit combien l’idée de l’amour fraternel et dévoué était peu faite pour le combler. Avec une objectivité relative, il s’avoua que les relations entre Agathe et lui avaient comporté dès le début une bonne dose d’aversion pour la société. Non seulement l’histoire d’Hagauer et du testament, mais la coloration générale des sentiments faisaient croire à une secrète violence, et il y avait sans doute dans cette fraternité autant de répugnance pour le reste du monde que d’amour. « Non ! songea Ulrich. Le désir de vivre pour un autre, ce n’est que la faillite de l’égoïsme qui, aussitôt, prend un associé et ouvre un nouveau commerce à côté de l’ancien ! » [...]

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

25. Les jumeaux siamois. [...]

Il réfléchit un moment, puis il reprit : « Il est si difficile de parler de soi : en fait, je devrais dire que je n’ai jamais pu vivre sous l’empire d’une idée constante. Il ne s’en trouvait pas. On devrait aimer une idée comme une femme. Être ravi de bonheur quand on retourne à elle. On la garde toujours en soi ! On la cherche partout hors de soi ! Je n’ai jamais trouvé de telles idées. J’ai toujours eu un rapport d’homme à homme avec les prétendues grandes idées ; peut-être même avec les vraies. Je ne me croyais pas né pour la subordination, elles me donnaient envie de les renverser, de les remplacer par d’autres. Peut-être est-ce justement cette jalousie qui m’a conduit à la science dont on cherche les lois en commun sans jamais les tenir pour incontestables. » Il s’arrêta de nouveau et se mit à rire, de lui-même ou de sa description. « Quoi qu’il en soit, poursuivit-il gravement, avec cette façon de m’attacher indifféremment à toutes les idées ou à aucune, j’ai désappris à donner de l’importance à la vie. Celle-ci m’excite infiniment plus dans un roman, parce que là, elle est ordonnée dans un système ; réduit à la vivre dans tous ses détails, je la trouve déjà vieillie, circonstanciée à l’excès comme les vieux récits et intellectuellement dépassée. Je ne pense pas que cela tienne à moi. La plupart des hommes sont comme ça, aujourd’hui. Beaucoup feignent une joie de vivre urgente, un peu comme on apprend aux enfants des écoles à sauter gaiement parmi les fleurettes : toujours il y a là quelque chose de voulu, et ils le sentent. En vérité, ils peuvent aussi bien se massacrer froidement les uns les autres que s’entendre cordialement. Il est évident que notre époque ne prend pas au sérieux les événements et les aventures dont elle déborde. Quand ils se produisent, ils excitent. Puis ils entraînent de nouveaux événements, comme dans une vendetta, comme si le fait d’avoir dit A vous obligeait à épeler tout l’alphabet de B jusqu’à Z. Ces événements de notre vie ont moins de vie qu’un livre, parce qu’aucun sens ne leur donne la cohérence. » [...]

[...]

Ulrich répliqua vivement : « Quand je pense à mon plus jeune âge, je dirais volontiers que le dedans et le dehors étaient alors à peine distincts. Quand je rampais vers un objet, l’objet volait vers moi ; quand un événement important à nos yeux se produisait, nous n’étions pas les seuls à en être émus : les choses elles-mêmes se mettaient à bouillonner. Je ne prétends pas que nous ayons été plus heureux que dans la suite. Nous ne nous possédions pas encore nous-mêmes ; au fond, nous n’étions pas encore, nos états personnels n’étaient pas nettement séparés encore de ceux du monde. Il peut paraître étrange, il est pourtant vrai de dire que nos sentiments, nos velléités, que nous-mêmes n’étions pas encore entièrement en nous. Chose plus étrange, je pourrais dire aussi bien que nous n’étions pas encore tout à fait loin de nous-mêmes. Aujourd’hui en effet, où tu te crois en pleine possession de toi-même, si tu te demandes qui tu es, en fin de compte, tu découvriras que tu te vois toujours de l’extérieur, comme un objet. Tu t’apercevras qu’une occasion te rend triste et l’autre furieuse, comme ton manteau est tantôt humide, tantôt brûlant. En t’observant, avec toute l’attention possible, tu réussiras tout au plus à aboutir derrière toi, jamais en toi. Quoi que tu entreprennes, tu restes hors de toi, excepté précisément les rares instants où on affirmerait à ton propos que tu es *hors de toi*. Pour nous dédommager, nous autres adultes avons obtenu de pouvoir dire *Je suis* en toute occasion, si cela nous fait plaisir. Tu vois une voiture et d’une certaine manière, tu vois en même temps, comme une ombre, la phrase : *Je vois une voiture*. Tu aimes, ou tu es triste, et tu vois que tu l’es. A strictement parler, néanmoins, ni la voiture, ni ta tristesse, ni ton amour, ni toi-même n’êtes entièrement là. Rien n’est plus là entièrement comme dans l’enfance. Tout ce que tu touches, dès que tu as réussi à être une *personnalité*, se fige jusque dans le plus intime de toi. II ne reste plus qu’un mince fil de conscience de soi et de trouble amour-propre, qu’enveloppe une vie tout à fait extérieure. Qu’est-ce donc qui cloche ? On a le sentiment que quelque chose, on ne sait quoi, pourrait encore être corrigé. Comment affirmer, en effet, qu’un enfant ait des expériences absolument différentes de celles d’un homme ? Je ne connais pas de réponse définitive à ces questions, encore qu’on puisse bien s’en faire une ou deux idées. Mais il y a longtemps que j’y ai répondu à ma manière : en perdant tout amour pour cette façon d’être soi et pour cette sorte de monde. » [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Ulrich avait dit : « Autant qu’au mythe de l’être partagé, nous pourrions penser à Pygmalion, à l’Hermaphrodite, à Isis et Osiris : c’est la même chose sous des formes différentes. Ce désir d’un double de l’autre sexe est aussi vieux que l’homme. Il cherche l’amour d’un être qui nous ressemble absolument tout en étant un autre, d’une créature magique qui soit nous tout en restant une créature magique possédant l’avantage, sur toutes nos imaginations, d’une existence autonome. D’innombrables fois déjà, nourri du fluide de l’amour qui circule, insoucieux des limitations du monde physique, entre deux créatures à la fois semblables et différentes, ce rêve est monté, en une solitaire alchimie, de l’alambic du cerveau humain… »

Il s’était arrêté ; visiblement, une idée lui était venue qui le gênait, et il avait conclu sur ces propos presque agressifs : « On en retrouve des traces jusque dans les circonstances les plus banales de l’amour : dans l’attrait qui est lié à tout changement, à tout travesti, comme dans l’importance de l’unisson et de la répétition de soi dans l’autre. Le petit miracle reste le même, que l’on voie nue pour la première fois une grande dame ou que l’on voie pour la première fois très habillée une fille nue. Les grandes, les implacables passions amoureuses sont toutes liées au fait qu’un être s’imagine voir son moi le plus secret l’épier derrière les rideaux des yeux d’un autre. » [...]

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Soudain, [Ulrich] reprit : « Quand j’étais plus jeune, j’ai tenté de voir dans ce vide même une force. On n’a rien à opposer à la vie ? Tant mieux : la vie quittera l’homme pour se réfugier dans ses œuvres ! Voilà à peu près ce que je pensais. On ne peut nier qu’il n’y ait une certaine puissance dans cette absence d’amour, dans cette irresponsabilité du monde moderne. Du moins pourrait-on croire à un “siècle de folies” : n’y a-t-il pas des années de folies dans la vie de l’homme ? Comme tous les jeunes hommes, je me suis jeté d’abord dans le travail, l’aventure, le plaisir ; peu importait, me semblait-il, ce que j’entreprenais, pourvu que ce fût de tout mon être. Te rappelles-tu que nous avons parlé un jour de la *morale de la productivité* ? C’est là l’image innée sur laquelle nous nous guidons. Mais, plus on vieillit, plus clairement on se rend compte que cette apparente démesure, cette indépendance et cette mobilité en toutes choses, cette souveraineté des parties actives et des impulsions partielles (aussi bien celles de tes propres parties contre toi que les tiennes propres contre le monde), en un mot, que tout ce que nous avons considéré, en hommes modernes, comme une force et une caractéristique de notre espèce, ne sont au fond qu’une faiblesse du tout à l’égard de ses parties. Ni la passion, ni la volonté n’y peuvent rien. À peine désirais-tu être tout entier au centre de quelque chose que tu te vois rejeté sur les bords : c’est là l’expérience centrale de toutes nos expériences ! »

Agathe, les yeux maintenait grands ouverts, attendait que quelque chose se produisît dans la voix de son frère ; comme rien ne se passait et que les propos d’Ulrich s’interrompaient tel un sentier qui a bifurqué et ne revient plus à la route principale, elle dit : « Selon ton expérience, par conséquent, on ne peut ni ne pourra jamais agir vraiment par conviction. Je n’entends pas par conviction, précisa-t-elle, une science quelconque, ni le dressage moral qu’on nous a imposé, mais le fait de se sentir tout à fait présent à soi-même en même temps qu’aux autres, le fait que quelque chose qui est maintenant vide, soit rassasié, j’entends quelque chose d’où l’on part et où l’on revient… Ah ! je ne sais pas moi-même ce que je veux dire, dit-elle violemment, j’avais espéré que tu me l’expliquerais !

- Tu veux dire cela même dont nous avons parlé, répondit doucement Ulrich. Et tu es le seul être au monde avec lequel je puisse parler ainsi. Mais il serait absurde que je recommence pour ajouter encore quelques termes insidieux. Je dirai plutôt qu’il est probablement impossible de réclamer, de sens rassis, la possibilité d’être au centre des choses, de connaître l’intimité intacte de la vie (si on entend ce mot non pas dans un sens sentimental, mais dans la signification que nous lui avons donnée). » [...]

Exister, est-ce agir ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Réfléchissez sur le titre du livre de Milan Kundera: "L'insoutenable légèreté de l'être", indépendamment de la vision de l'auteur ?

Publication posthume après les manuscrits de l’auteur.

Traduction française établie en 1954-1955 et conforme à l’édition Frisé de 1952. [...]

47. Promenades dans la foule [...]

Involontairement, Ulrich ne cessait d’appliquer les vues de la probabilité aux événements intellectuels et historiques, de confondre la notion mécanique et la notion morale de moyenne. Ainsi revenait-il à cette dualité de la vie d’où il était parti. Les limites et l’inconstance des idées et des sentiments, leur vanité, le lien mystérieux et trompeur entre leur sens et l’apparition de son contraire, tout cela, avec bien d’autres phénomènes semblables, est donné sous forme de conséquence naturelle dès qu’on admet que telle chose est aussi possible que telle autre. Cette supposition est d’ailleurs le fondement du calcul des probabilités et la définition du hasard qu’il a adoptée ; qu’elle caractérise aussi le train du monde permet de conclure que celui-ci ne serait pas très différent si tout était livré, dès le commencement, au hasard.

Agathe demanda si confondre le train du monde et le hasard n’était pas une façon capricieuse de noircir la vérité, l’effet d’un pessimisme romantique.

« Pas le moins du monde ! répliqua Ulrich. Nous sommes partis de la vanité de toutes les nobles espérances, et nous avons cru y découvrir un perfide mystère. Mais si nous la confrontons maintenant avec les règles de la probabilité, nous expliquerons fort modestement ce mystère, qu’on pourrait intituler ironiquement l’*inharmonie préétablie* de la création, par le fait que rien ne s’y oppose ! L’évolution est abandonnée à elle-même, aucun ordre intellectuel ne lui est imposé ; elle semble obéir au hasard. Si, dans ces conditions, le Vrai peut naître, cette même hypothèse fonde au moins le Vraisemblable ! Du même coup, à partir du probable, nous expliquons le règne, la stabilité, l’accroissement fort indésirable de tout ce qui est moyen ! Rien là de romantique, ni même peut-être de noir ! Qu’on le veuille ou non, ce serait plutôt une tentative courageuse ! » [...]

On aurait pu dire aussi bien que, peu à peu, « l’homme probable » et la « vie probable » prenaient la place de « l’homme vrai », de la « vie vraie » qui n’avait été qu’imagination et duperie. [...]

La chance existe t-elle ?

57. Édition spéciale d’une grille de jardin. (Ébauche.) [...]

Il suffit de retourner la phrase, dit Ulrich. Au lieu de penser que celui qui est bon ne peut que s’aimer convenablement soi-même, c’est-à-dire d’ordinaire modérément, dis que celui qui possède le vrai amour de soi ne peut être que bon ! Voilà la phrase d’aplomb. Ainsi droite et bien plantée, elle affirme que celui qui ne s’aime pas ne peut être bon, annonçant ainsi une nouvelle qui est presque le contraire du christianisme ! Là, celui qui est bon pour les autres est jugé bon ; ici, celui qui est bon en soi l’est nécessairement envers les autres. Il s’agit d’un amour de soi créateur, viril, sans faiblesse, un accord belliqueux de bonheur et de vertu, une vertu au sens noble ! [...]

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Comment définir le bien ?

59. Tentatives pour aimer un monstre. (Variante pour le chapitre : Édition spéciale d’une grille de jardin. Tirée d’une ébauche.) [...]

Reconnaissante, elle dit à Ulrich : « Tu m’as fait ce que je suis parce que tu m’aimes ! »

Après s’être entrelacées, leurs mains s’étaient dénouées et ne se touchaient plus que par la pointe des doigts ; maintenant, elles reprenaient conscience, et Ulrich enveloppa dans la sienne la main de sa sœur. « Tu m’as entièrement changé, répondit-il. Peut-être ai-je de l’influence sur toi, mais en réalité c’est toi encore qui flue à travers moi ! »

Agathe frotta sa main contre celle qui l’enveloppait. « Au fond tu ne me connais pas du tout ! dit-elle.

- La connaissance des êtres m’importe peu, répondit UIrich. La seule chose qu’on doive savoir d’un être, c’est s’il féconde nos pensées. Il ne devrait pas y avoir d’autre connaissance des humains !

- Mais comment suis-je réellement ? demanda Agathe.

- Justement, tu n’es pas réelle, répondit Ulrich en riant. Je te vois comme j’ai besoin de toi, et tu me fais voir ce dont j’ai besoin. Qui donc pourrait dire sans difficulté, dans ces circonstances, où est le commencement, le fondement ? Nous sommes un ruban flottant dans l’air. »

Agathe éclata de rire et dit : « Si je te déçois, ce sera donc ta faute ?

- Sans doute, dit Ulrich. Il y a des hauteurs où faire une distinction entre : *Je me suis trompé sur ton compte* et *Je me suis trompé sur mon propre compte*, n’a plus de sens. Par exemple dans la foi, dans l’amour, dans la magnanimité. Quiconque agit par magnanimité ou, comme on dit aussi, avec grandeur, ne se préoccupe ni des illusions, ni de sa sécurité. Il est même bien des choses qu’il ne doit pas souhaiter de savoir, il ose le saut par-dessus le mensonge… [...]

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Robert Musil, L’homme sans qualités, 1930